



Femmes

de lettres

lot-et-garonnaises

Avec le recueil consacré aux femmes lot-et-garonnaises citoyennes engagées, nous voulions « *faire l'histoire des femmes* », afin de « *lutter contre le grand silence nocturne qui toujours menace de les engloutir*¹ ».

Ce fut un pari réussi. Cet ouvrage a éveillé la curiosité, en racontant le dévouement des résistantes, le sacrifice des Justes parmi les Nations, la volonté des femmes à représenter leurs concitoyen·nes.

Conscientes que la lutte contre l'« *invisibilisation* » des femmes est un long chemin, et fortes du succès de ce précédent recueil, nous avons décidé de le décliner en série. Chaque année, des femmes lot-et-garonnaises seront mises à l'honneur.

Grâce au travail des Archives départementales, en collaboration avec la Médiathèque départementale, ce tome 2 vous invite à découvrir ou redécouvrir les Femmes de lettres lot-et-garonnaises.

À travers 14 portraits, nous vous invitons à mieux connaître ces femmes romancières, nouvellistes, poétesses, auteures ou illustratrices qui ont un lien fort avec notre département.

Notre voyage à la rencontre de ces femmes commence dès le XV^e siècle, avec Marguerite d'Angoulême, qui a écrit nombre d'histoires qui composent l'*Heptaméron* à Nérac. Il vous amènera au fil des siècles à faire connaissance avec les plumes de Sophie Cottin, George Sand, Manoël de Grandfort, Hélène Courty, Marguerite Duras, Sabine Sicaud, Inès Cagnati, mais aussi d'auteures et illustratrices contemporaines qui tracent de leur crayon l'avenir de la littérature, à l'instar de Juliette Armagnac, Pauline Roland, Cécile Hudrisier, Laure Rollier, Claire Giuseppi, Caroline Courtois et bien d'autres encore.

Au fil des pages, vous découvrirez que certaines, tombées dans l'oubli, ont véritablement marqué de leur empreinte leur époque, et se sont engagées pour que les femmes aient leur place dans la société. Dès 1855, la casteljalousaine Manoël de Grandfort écrivait : « *la femme est en tout point l'égale de l'homme, elle a les mêmes besoins, les mêmes aspirations : elle doit avoir les mêmes droits que lui* ».

Ce droit, à travers ces portraits, c'est celui de ne pas être oubliées.

Bonne lecture à tou·te·s !

Sophie Borderie
Présidente du Conseil départemental
de Lot-et-Garonne

Marylène Paillarès
Vice-présidente Sports, Égalité
femme-homme et lutte contre
les discriminations

¹ Michelle Perrot, *Les Femmes ou les silences de l'histoire*, Flammarion, 1998, réédition 2020.

Femmes romancières et nouvellistes p. 6-37

— Introduction	p. 8-9
— Marguerite d'Angoulême (1492-1549), la marguerite des marguerites	p. 10-17
— Sophie Cottin (1770-1807) une plume passionnée	p. 18-21
— George Sand (1804-1876), un esprit libre et bucolique	p. 22-25
— Manoël de Grandfort (1829-1904), figure de proue du féminisme	p. 26-28
— Marguerite Duras (1914-1996), sur les traces lot-et-garonnaises du père	p. 29-33
— Inès Cagnati (1937-2007), malade de son enfance	p. 34-37

Femmes poétesses p. 38-51

— Introduction	p. 40-41
— Hélène Courty (1861-1874), papillon poète	p. 42-45
— Sabine Sicaud (1913-1928) la sylphide villeneuvoise	p. 46-51

Femmes auteures et illustratrices d'aujourd'hui p. 52-71

— Introduction	p. 54-55
— Juliette Armagnac , née avec une feuille et des crayons à la main	p. 56-58
— Pauline Roland , traits heureux	p. 59-61
— Cécile Hudrisier , plasticienne et illustratrice	p. 62-63
— Laure Rollier , la touche-à-tout au grand cœur	p. 64-65
— Claire Giuseppi , une créatrice à l'humour décapant	p. 66-67
— Caroline Courtois , la magie comme échappatoire	p. 68-69
— Et bien d'autres...	p. 68-71
— Arphilvolis, une femme, une maison d'édition	p. 70-71

Dates-clés : femmes de lettres et prix littéraires	p. 73-77
Remerciements	p. 79
Sources	p. 80-82



Femmes romancières et nouvellistes

Femmes romancières et nouvellistes

Les femmes de lettres sont aujourd'hui très nombreuses dans notre pays et elles occupent une place importante aussi bien dans la création littéraire que dans le monde de l'édition. Les éditrices Teresa Cremisi, à la tête de Flammarion jusqu'en 2015, Françoise Nyssen, aux commandes d'Actes Sud, ou Karina Hocine, secrétaire générale de Gallimard, sont des illustrations, parmi d'autres, du rôle fondamental joué par les femmes dans la vie littéraire de notre pays.

Du côté des romancières, il est impossible d'être exhaustif mais plusieurs noms viennent assez naturellement à l'esprit : Amélie Nothomb, Sylvie Germain, Fred Vargas, Annie Ernaux ou Alice Ferney... Pourtant, ce qui est devenu heureusement banal et ordinaire relevait pendant des siècles de l'exception. Certes, il y eut dans le passé des romancières très talentueuses et très connues, femmes d'autant plus visibles et remarquées qu'elles étaient peu nombreuses et qu'il

s'agissait de personnalités hors normes, souvent proches du pouvoir politique ; ainsi Marguerite de Navarre au début du XVI^e siècle, Madame de La Fayette au XVII^e siècle, Madame de Staël à la fin du XVIII^e.

À partir du XIX^e siècle, les femmes romancières deviennent un peu plus nombreuses. George Sand est probablement la figure la plus marquante de cette période en France pour ses œuvres, ses prises de position, son courage et les relations qu'elle a entretenues avec les personnalités les plus brillantes de l'époque. Elle n'était évidemment pas la seule à publier alors mais elle est la seule à bénéficier, de nos jours, d'une notoriété comparable à celle de ses contemporains Chateaubriand, Balzac, Flaubert, Stendhal, Hugo... Combien d'écrivains, hommes ou femmes, ont connu, à l'image de Sophie Cottin ou Manoël de Grandfort, la célébrité de leur vivant et sont ensuite tombés dans l'oubli, au moins vis-à-vis du grand public. Sans Internet et le livre numérique, il serait

aujourd'hui quasiment impossible d'accéder à leurs œuvres car, contrairement à celles de George Sand, elles ne sont plus publiées par les grandes maisons d'édition.

Curieusement, les romancières qui ont un lien avec notre territoire ont souvent joué un rôle important dans l'histoire littéraire de notre pays. C'est vrai pour Marguerite de Navarre qui est parfois considérée comme la première romancière et nouvelliste de langue française de l'histoire. Certes, elle n'est pas née dans ce qui s'appelle aujourd'hui le Lot-et-Garonne mais celle qui fut la sœur de François I^{er} et la reine de Navarre a longtemps vécu à Nérac. Elle y a installé une vie de Cour des plus brillantes et c'est dans cette petite ville qu'ont été écrites nombre des histoires qui composent son œuvre la plus célèbre, *l'Heptaméron*. Sophie Cottin, très liée à Tonneins, et Manoël de Grandfort, originaire de Casteljaloux, sont moins connues aujourd'hui mais leurs écrits ont véritablement marqué leur époque.

C'est encore le Néracais qui a vu passer celle qui ne s'appelait pas encore George Sand mais Aurore Dupin, baronne Dudevant. La grande romancière n'était pas Lot-et-Garonnaise mais elle a vécu dans notre département durant quelques années, dans le domaine de Guillery, commune de Pompiery. Quant à Marguerite Duras, elle appartient incontestablement aux grands noms de la littérature du XX^e siècle, traduite et étudiée dans le monde entier. Si elle n'est pas, elle non plus, complètement Lot-et-Garonnaise - elle est née en Indochine et a surtout vécu à Paris - son nom reste fortement lié à notre département où elle a vécu enfant, comme en témoignent les travaux de l'association Marguerite-Duras. En revanche, Inès Cagnati est bien née à Monclar d'Agenais. Cette romancière, fille d'ouvriers agricoles d'origine italienne, a connu un réel succès public dans les années 70 avec ses quatre livres qui ont tous été récompensés par des prix littéraires prestigieux.



AdobeStock-Nomad_Soul



Marguerite de Valois,
s.d., gravure, Arch. dép.
Lot-et-Garonne (fonds
Bellecombe)

Marguerite d'Angoulême (1492-1549), la marguerite des marguerites

Marguerite d'Angoulême¹, également appelée Marguerite d'Alençon, de Valois, et de Navarre, est née à Angoulême le 10 avril 1492 et elle est morte à Odos-en-Bigorre le 21 décembre 1549. Elle est la fille de Charles de Valois, comte d'Angoulême, et de Louise de Savoie (fille du duc Philippe de Savoie). De deux ans l'aînée de son frère, futur François I^{er}, elle n'a que quatre ans lorsque son père meurt. Bien que ce dernier

fût lié à la famille royale (il était cousin issu de germain² du roi qui régnait à cette période, Charles VIII), il ne bénéficiait d'aucune attention particulière car considéré trop pauvre et « peu brillant ». À la mort de son mari, Louise de Savoie va se consacrer entièrement à l'éducation de ses deux jeunes enfants, notamment de son « César » - le fils tant désiré -, dans son château de Cognac, près d'Angoulême, car le roi, dépourvu

¹ Marguerite de Valois (nom de naissance), Marguerite d'Angoulême (son lieu de naissance), Marguerite d'Alençon (à la suite de son premier mariage), Marguerite de Navarre (du fait de son mariage avec Henri d'Albret, roi de Navarre).

² Ayant un arrière-grand-parent en commun.

d'empathie à son égard, ne lui a pas offert sa protection à la Cour. Lorsque celui-ci meurt, en 1498, il est sans héritier et c'est le duc d'Orléans, cousin germain de Charles d'Angoulême, qui monte sur le trône et devient Louis XII. Il a 36 ans et n'a pas de descendance. Finalement, il n'aura qu'une fille, Claude de France, qui épousera son cousin germain, François d'Angoulême. Ce dernier est le potentiel héritier de la couronne, c'est pourquoi Louis XII appelle à la Cour Louise de Savoie et ses deux enfants, Marguerite et François. Ils vont alors bénéficier des meilleurs précepteurs. Marguerite a toujours été très proche de son frère à qui elle a, tout au long de sa vie, offert un dévouement sans faille. À la Cour, ils font l'unanimité : ils sont beaux, joyeux, intelligents, passionnés et ouverts à toute forme de culture.

L'écrivain Pierre de Bourdeilles, dit Brantôme, dans son ouvrage *Vie des dames illustres françaises et étrangères*, brosse d'elle des portraits unanimes qui ont toujours fait l'excellente réputation de la future reine de Navarre. Il écrit ainsi : « Elle est fort curieuse de recouvrer tous les beaux livres nouveaux [...] ; et quand elle a entrepris de lire un livre, tant grand et long soit-il, elle ne laisse ni s'arrêter jamais, jusqu'à ce qu'elle en ait vu la fin ; et bien souvent en perd le manger et le dormir. Elle-même compose, tant en prose qu'en vers. Sur quoi ne faut penser autrement que ses compositions ne soient très belles, doctes et plaisantes, car elle en sait bien l'art ; et si on les pouvait voir en lumière, le monde en tirerait un grand plaisir et profit... Elle fait souvent quelques vers et stances très belles, qu'elle fait chanter (et même qu'elle chante car elle a la voix belle et agréable, l'entremêlant avec le luth, qu'elle touche gentiment) à de petits enfants chantres... ».

Marguerite est la figure féminine majeure de son époque. Elle sera surnommée la dixième muse, en référence aux neuf muses de la mythologie grecque personnifiant des genres littéraires et artistiques précis et ayant inspiré des artistes de tout temps.

Mais avant d'être une femme de lettres, elle est une femme influente qui va user de diplomatie dans les affaires du royaume, auprès de son frère. En effet, en 1515, consécutivement à la mort de Louis XII, le frère de Marguerite accède au trône et devient le roi François I^{er}. Mais entre-temps, Marguerite avait quitté la Cour, après son mariage quelque peu forcé par son cousin le roi, avec le duc d'Alençon, en



Portrait de Marguerite d'Angoulême
par Jean Clouet, vers 1530.
© Walker art gallery, Liverpool



Représentation d'une maquette du château de Nérac, s.d., Arch. dép. Pyrénées-Atlantiques. © Droits réservés

1509. Elle n'aima jamais ce premier mari qui lui était quasiment en tout opposé : sans attrait physique, peu lettré, insignifiant et peu courageux. Ils n'ont jamais eu d'enfant et sont restés mariés jusqu'à la mort du duc en 1525. Très aimée des sujets du duc d'Alençon, elle n'hésite pas à se précipiter à la Cour en 1515 pour y retrouver sa mère et son frère afin d'y fêter dignement l'accession au trône de France. À partir de là, François I^{er}, pourtant marié à Claude de France (de nature chétive et effacée), souhaitera la présence de sa sœur auprès de lui pour gérer les affaires du royaume et elle fait officieusement fonction de reine. De fait, en 1525, alors que François I^{er} est en guerre en Italie, il est défait à Pavie et fait prisonnier par Charles Quint qui l'emmène en Espagne. Marguerite mettra au service du royaume et de son frère toutes ses compétences diplomatiques pour le sauver et assurer la régence aux côtés de sa mère en l'absence de son frère et du fait du décès de la reine Claude l'année précédente. Elle se rend en Espagne, y séjourne un mois auprès de son frère, mais elle échoue dans

ses tentatives de négociations quant à la rançon à payer. Cependant, François I^{er} sera libéré en mars 1526.

Ce qui, dans les affaires intérieures du royaume, préoccupera toujours Marguerite sera la liberté d'expression et la tolérance, notamment à propos des réformateurs de la religion qu'elle a toujours protégés. Marguerite et François ont eu la chance de naître à une grande époque, celle de la Renaissance, qui marque une rupture et permet d'entrer dans les temps modernes : l'imprimerie permet de mieux diffuser la culture, les grands voyages et découvertes de tout ordre sont d'actualité ; c'est une période de bouleversements, les arts et les lettres sont les ambassadeurs des idées nouvelles et humanistes. Ils ont été tous les deux, en parfaits lettrés, d'ardents propagateurs de ce mouvement venu d'Italie. Marguerite d'Angoulême fera ainsi de Nérac, où elle résida une partie de sa vie à partir de son mariage avec Henri II d'Albret (son second époux), une capitale de la Renaissance en France. C'est l'époque où

l'Agenais s'est enrichi de la présence d'évêques et prêtres italiens, tels Bandello et Scaliger, porteurs d'idées nouvelles et que Marguerite a côtoyés. Grande érudite (elle parlait couramment le latin, le grec, l'italien), femme de lettres, elle a été, avec son frère, grande mécène de l'art, elle était aussi la protectrice des poètes, écrivains et théologiens apportant des idées nouvelles.

Elle est, en l'occurrence, séduite par les idées de Luther, Calvin et d'autres réformateurs de la religion catholique. Elle-même, profondément croyante, a du mal à souscrire à tous les principes et arguments, y compris théologiques, de l'Église toute puissante. En outre, elle s'était liée à l'évêque de Meaux, Guillaume Briçonnet, et Lefèvre d'Étaples, tous deux ouverts aux idées nouvelles, qui seront des réformateurs sans pour autant entrer dans la « religion prétendue réformée ». On doit à Lefèvre d'Étaples la première traduction en français de la Bible, ce qui lui valut les foudres des hommes de la Sorbonne qui, veillant aux bonnes mœurs,

jugèrent ceci intolérable. Les réformateurs cherchent à introduire une autre lecture de la Bible, avec un réel esprit critique, et à prêcher un évangélisme cohérent. Marguerite est tout à fait dans cette mouvance, elle défendra ces idées tout au long de sa vie, sans pour autant, contrairement à sa fille Jeanne d'Albret, faire le pas de devenir protestante. Elle sera également aux prises avec la Sorbonne et le Parlement, relativement à ses écrits, mais elle n'aura de cesse de prôner la tolérance et d'en appeler à la bienveillance du roi sur ses protégés. Elle

Aile nord du château de Nérac, s.d. Droits réservés



Le vieux château d'Henri IV, s.d., carte postale, Arch. dép. Lot-et-Garonne, 7 Fi 199

s'entourera toujours de ces grands noms que sont Gérard Roussel (père abbé de Clairac, ouvert aux idées de la Réforme), Guillaume Briçonnet, Lefèvre d'Étaples, Guillaume Budé, Théodore de Bèze, Étienne Dolet, Calvin, et surtout le grand poète Clément Marot. Ils vinrent former la cour littéraire et théologique du château de Nérac dont elle est désormais l'hôte privilégiée par son mariage, en 1527, avec Henri II d'Albret, devenu roi de Navarre en 1517.

Elle est donc officiellement reine, non pas de France, mais de Navarre. Elle va résider surtout à Nérac, mais aussi en Béarn dans le château de Pau et celui d'Odos où elle mourra. Dans un premier temps, elle n'y restera que quelques mois car une importante maladie ajoutée à la nostalgie, la ramène dans les résidences royales de France à Blois, Fontainebleau et Saint-Germain-en-Laye, où naît en 1528 sa fille Jeanne (la mère du futur Henri IV). Les années 1530 et 1531 apportent leur lot de chagrins : Noël 1530 voit la mort de son fils Jean âgé de cinq mois, puis septembre 1531 celle de sa mère. Le trio fusionnel Louise-Marguerite-François est désormais désintégré et elle se sent investie de la responsabilité particulière de demeurer auprès du roi pour remplacer sa mère. Elle y restera jusqu'à l'affaire des placards : alors que le roi, sous l'influence de sa sœur, avait fait montre de tolérance à l'égard des réformistes, un fanatique protestant eut l'idée, en octobre 1534, d'apposer des affiches critiquant violemment la messe et les principes de l'Église catholique romaine, non seulement sur les murs de la ville et

les portails des églises, mais aussi sur la porte de la chambre privée du roi. C'en était trop, François I^{er} changea complètement d'attitude à l'égard des protégés de Marguerite qui vinrent, pour beaucoup, comme elle, trouver refuge en son château de Nérac. Elle vécut là pieusement (son mari, plus jeune qu'elle de onze ans, la trompait à tout-va), dans la méditation des Écritures, et s'adonna à la rédaction d'une œuvre littéraire importante qui fit d'elle la première femme écrivaine de langue française. Nérac était son havre de paix. Si, au début, elle eut un peu de mal à comprendre l'accent et le langage « gaillard » utilisés par les habitants, elle s'y accoutuma ensuite si bien que son ouvrage majeur, publié après sa mort, *L'Heptaméron*, relate des histoires vraies vécues ou entendues avec parfois le vocabulaire cru, ce qui le différencie foncièrement de ses autres écrits. Elle aime ces paysages de champs à perte d'horizon où elle prend plaisir à se promener ; elle aime aller rencontrer les paysan-ne-s et autres habitants, regarder couler la Baïse et les Néracais l'aiment pour sa



Marguerite d'Angoulême, médaillon inséré dans l'édition de 1879 de *L'Heptaméron*, Arch. dép. Lot-et-Garonne, XIV 42

La fontaine des Marguerites à la Garenne, Nérac, s.d., carte postale, Arch. dép. Lot-et-Garonne, 7 Fi 199



simplicité ; elle est pour eux « la Dame » qu'ils vénèrent. Il lui en coûtait toujours de quitter ce refuge qui lui apportait la paix intérieure et la piété à laquelle elle aspirait. Elle s'est attachée au château de Nérac (comme à celui de Pau qu'elle a fait transformer en véritable résidence) dont le style est à la jonction de la période gothique et de la première Renaissance. Reconstitué entre le XIV^e et la fin du XVI^e siècle, il a gardé autant son aspect défensif (notamment lors des guerres de religion) que résidentiel. La seule partie aujourd'hui conservée - l'aile nord et la tour intérieure - correspond à cette partie Renaissance qu'habitait la reine. La seule chose qui la chagrine dans ses séjours gascons est l'éloignement de son frère bien-aimé, mais elle lui écrit chaque jour.

Cette dernière période de sa vie est riche en écrits : correspondances diverses avec ses amis, avec des théologiens, avec sa famille, poésie, nouvelles, pièces de théâtre. En outre, ses expériences et rencontres l'ont influencée dans la rédaction de ses célèbres nouvelles publiées après sa mort, inspirées du *Décameron* de Boccace. Cette même œuvre inspira aussi Matteo Bandello (évêque italien de l'Agenais ayant participé lui aussi au rayonnement culturel de l'Agenais à la Renaissance) qui publia des *Nouvelles* de 1554 à 1573. Les nouvelles furent décemment publiées en 1559, sous le titre *L'Heptaméron*, par Claude Gruget, ancien valet de chambre de la reine.

Celui-ci avait été offusqué de voir, l'année précédente, la parution d'un ouvrage par Pierre Boaistuau, autre ancien valet de chambre, sous le titre *Histoire des amans fortunez* qui lui rappelait fort les nouvelles de sa reine. Claude Gruget rendit donc justice à l'œuvre de « la Dame ». Dans toutes les dernières années de sa vie, la marguerite des marguerites, comme l'avait surnommée son frère le roi, se flétrissait en son refuge, lassée des épreuves de la vie. Elle mourut en 1549 dans son château d'Odos. Elle eut, en tout cas, une vie très riche et on retiendra d'elle sa grande ouverture intellectuelle et humaine, son goût pour les lettres, son œuvre littéraire, le fait qu'elle ait fait de Nérac une capitale à la fois protestante et littéraire de la Renaissance. Peu de communes, cependant, ont donné son nom à une rue (Angoulême et Chazelles en Charente, Joué-les-Tours). À Nérac, la fontaine dite des Marguerites, dans le parc de la Garenne, lui est en partie dédiée.

L'Heptaméron

Même si les circonstances l'ont amenée à exercer le pouvoir, Marguerite d'Angoulême est aujourd'hui reconnue comme une femme de lettres qui se distingue très tôt par son intense activité intellectuelle, philosophique et théologique. Son œuvre la plus connue est *L'Heptaméron*. Elle a également écrit du théâtre et des méditations poétiques. Certains historiens la considèrent comme la première femme écrivaine de langue française.

L'Heptaméron est un recueil de soixante-douze nouvelles rédigées, petit à petit, tout au long de sa vie et qu'elle laisse inachevées. Inspiré du *Décameron* du Florentin Boccace, il devait initialement contenir cent histoires. La mort ne lui a pas laissé le temps d'aller au bout de son projet. L'œuvre se présente aujourd'hui sous forme de sept journées complètes (dix nouvelles par journée) et de deux nouvelles pour la huitième journée. Chaque nouvelle est divisée en deux parties : le récit des événements, tout d'abord, suivi d'une analyse de l'histoire contée, appelée « débat », et qui débute généralement par la formule « *Il me semble, mesdames...* ».

L'œuvre est construite de la manière suivante : dix personnes, dont certaines de retour de cure à Cauterets, se trouvent, par le hasard des intempéries d'automne et des crues spectaculaires des gaves, réunies et bloquées au monastère de Sarrance. Condamnées à vivre dans une intimité forcée, elles vont se livrer, pour passer le temps et chasser l'ennui, au petit jeu des historiettes, chacun s'engageant à raconter dix aventures ou anecdotes vraies.

Les histoires sont le plus souvent joyeuses, avec une succession de mauvais tours joués par les femmes à leurs maris ou d'entreprises déloyales de moines paillards. Les termes utilisés sont crus, comme en témoignent certains titres : « Un roi de Naples, abusant de la femme d'un gentilhomme,



[estampes] illustrant *L'Heptaméron* par S. Freudenberg inv., De Longueil sculp., Joseph De Longueil graveur. Sources Gallica, BNF

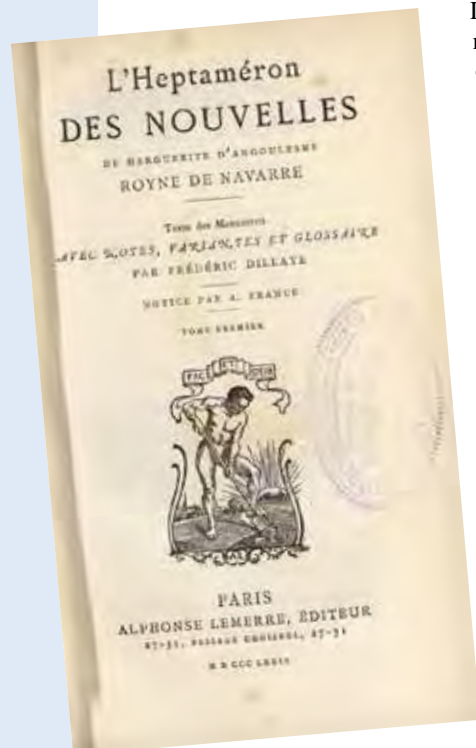


porte enfin lui-même les cornes » ou « Subtilité d'une comtesse pour tirer secrètement son plaisir des hommes et comme elle fut découverte ».

Rien d'étonnant lorsque l'on sait que ces nouvelles, rédigées en grande partie à Nérac, sont le reflet d'une Cour où l'on passait de « la préciosité la plus raffinée à la verdeur tonique des propos gaillards ». Simone de Reyff, dans son introduction à l'édition Garnier-Flammarion de 1982, confirme que ces récits doivent beaucoup « à l'atmosphère intime de la petite Cour de Nérac ». Toujours selon elle, ce tableau des mœurs, même s'il n'est pas toujours facile à lire car il faut s'adapter à la langue du XVI^e siècle, démontre l'art de conteuse de Marguerite de Navarre et sa capacité à produire « tant de pages toniques, de dialogues verveux, de notations pénétrantes... ».

L'Heptaméron réunit des histoires vraies ou racontées à Marguerite par son entourage. Il y est beaucoup question d'honneur, de vertu, de sexe. Pour les critiques actuels, ces nouvelles que l'on pourrait juger futiles et légères ont une dimension satirique. Au-delà des péripéties comiques ou dramatiques qu'elles relatent, leur fonction serait bien de dénoncer l'intolérance d'un monde brutal, les mensonges, l'hypocrisie des rapports entre hommes et femmes ou les abus commis par une partie du clergé.

Il est vrai que Marguerite de Navarre est une femme courageuse qui s'exprime volontiers sur les mœurs de son temps, sur le pouvoir, sur le rôle de l'Église et le mouvement de la Réforme.



L'Heptaméron des nouvelles de Marguerite d'Angoulême, royne de Navarre, tome premier, Paris, Alphonse Lemerre éditeur, 1879, Arch. dép. Lot-et-Garonne, XIV 42

Sophie Cottin (1770-1807) une plume passionnée

Sophie Cottin n'est pas née en Lot-et-Garonne, même si elle y a ses attaches, mais à Paris, le 22 mars 1770. Fille unique, elle est née Sophie Marie Risteau dans une famille bourgeoise protestante bordelaise aux origines lot-et-garonnaises. On ne sait pas ce qui a amené cette naissance à Paris car on sait peu de choses sur les activités ou déplacements de sa famille. Sa grand-mère paternelle, Marie Renac, est de Gontaud-de-Nogaret. Son père, Jacques-François Risteau, est un riche armateur de Bordeaux, directeur de la Compagnie des Indes. Ouvert et cultivé, il aime la philosophie et fréquente le fils de Montesquieu. Sa grand-mère maternelle, Marie Lecourt, est de Tonneins. Par conséquent, sa mère, Anne Lecourt et sa tante, Suzanne Lecourt, y ont grandi et consolidé les racines familiales. Cette dernière a épousé un homme de Tonneins, le sieur Jean-Baptiste

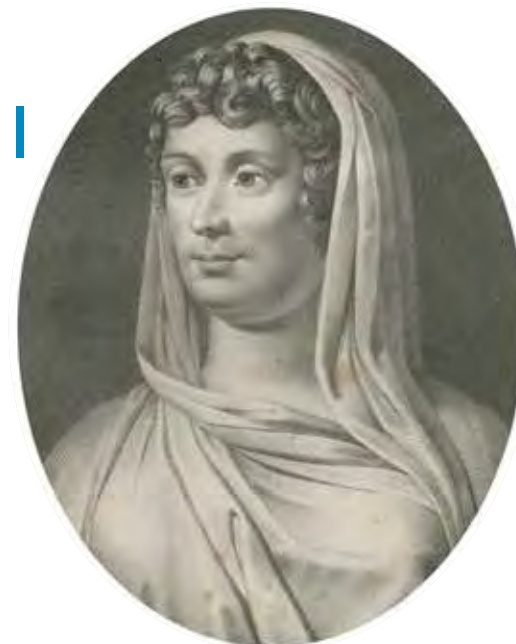
de Vénès, qui sera le parrain de Sophie. Ils ont eu deux filles, Marie-Victoire-Félicité, née en 1755 (qui se mariera à Bernard Lafargue de Bourgues) et Julie-Victoire, née la même année que Sophie, qui sera de tout temps son amie la plus intime et qui se mariera avec Pierre de Verdier de la Carbonnières.

Sophie va grandir dans cette campagne tonneinoise, où la famille compte de nombreuses propriétés, en particulier au Bousquet, car l'air de la campagne lui semble plus favorable que celui de Bordeaux. Le Lot-et-Garonne était son havre de paix, en témoignent ces mots : « *Ce furent les plus douces années de ma vie. La maison de Tonneins, celle des cousins Verdier, possédait de vastes galeries dominant la Garonne ; on découvrait de l'autre côté du fleuve une riante et délicieuse campagne. Devenue adolescente, je m'endormais au bruit des rames et du chant*

Le Bousquet, près de Tonneins, où a vécu Sophie Cottin, s.d., croquis de J. Caildrea. Droits réservés.



Portrait de Sophie Cottin, lithographie de Langlumé, s.d., Arch. dép. Lot-et-Garonne, 2 Fi 123



des bateliers, ayant furtivement caché sous mes couvertures, pour les dissimuler aux yeux d'une mère un peu austère, mes livres préférés, La nouvelle Héloïse et les poèmes d'Ossian ». Ainsi, même si sa vie de femme s'est majoritairement déroulée en région parisienne, son ancrage familial et de prédilection demeure à Bordeaux et Tonneins, et elle est restée toute sa vie attachée à cette ville.

Sa mère, très cultivée elle aussi, l'a éduquée dans les idées de la Réforme et des Lumières. Sophie est une jeune femme grande, blonde aux yeux bleus, pas forcément belle, si ce n'est de cette beauté intérieure qui n'est pas donnée à toutes, sensible et douce, généreuse et attentive aux autres, sans toutefois affectionner les foules, mélancolique et rêveuse. Son éducation est solide, vertueuse, érudite et enracinée dans la stabilité et la force des relations familiales.

Elle se marie avec Jean-Paul Cottin, fils d'un riche banquier d'origine bordelaise établi à Paris, le 16 mai 1789 à l'ambassade de Suède. Le couple va vivre confortablement à Paris. Lui, côtoie beaucoup le monde, participant à des réceptions, mais elle évite autant que possible ces soirées car elle préfère le calme et la solitude. Ils sont tous deux séduits par les Lumières et les idées de la Révolution mais les velléités des révolutionnaires vont apporter la Terreur. Ils voyagent à l'étranger (Angleterre, Espagne) avant d'être inscrits sur la liste des émigrés car classés comme aristocrates. Alors que l'étau se resserre sur eux et leurs biens, Jean-Paul Cottin, particulièrement menacé, meurt d'une crise cardiaque précisément la veille de son arrestation.

Sophie se retrouve veuve à 23 ans et quitte Paris pour aller s'installer dans la vallée d'Orsay, en un lieu dénommé Champlan, où elle trouve le calme dont son tempérament a besoin. Elle y est rejointe par ses deux cousines. Sophie a toujours été très proche de sa cousine Julie qui a bénéficié de la première place dans son panthéon intérieur. D'elle, elle écrit : « *Il m'eût été impossible d'être heureuse nulle part et avec qui que ce soit sans l'approbation de cette première amie. Une telle amitié, contractée dès le berceau, a quelquefois moins de charmes, mais plus de force que l'amour. Accoutumée à voir toujours ma cousine dans ma vie, je n'aurais pas supporté une vie où elle ne se serait pas trouvée* ». Au demeurant, le personnage principal de son premier roman, *Claire d'Albe*, est inspiré de la situation de sa cousine Julie qui avait épousé, très jeune, un homme de quarante-cinq ans son aîné.

Après son veuvage, beaucoup de soupirants se déclarent mais elle les refuse tous, par fidélité à son mari qu'elle aimait. L'un d'eux, son cousin au deuxième degré (Jacques

Lafargue, fils de sa cousine germaine Marie-Victoire), s'est même suicidé de désespoir quasiment devant sa porte, ce qui fut le motif d'une brouille durable entre les deux cousines. Celui dont elle s'éprendra finalement est le philosophe Hippolyte Azais qu'elle connut lors d'un séjour avec

sa cousine Julie à Bagnères où elles restèrent plusieurs mois. Les lettres qu'elle lui écrivit sont très éloquentes sur ses propres sentiments et révèlent tout le romantisme dont elle est façonnée. Elle espérait alors refaire sa vie mais celui-ci refusa finalement de poursuivre la relation et de se marier

avec elle au motif qu'elle était stérile. Après un séjour de trois mois en Italie avec une cousine, quelques temps après sa déception amoureuse, elle rentre sur Paris et meurt le 25 août 1807 d'un cancer du sein. Son corps repose au cimetière du Père-Lachaise où l'a rejointe sa cousine bien-aimée,

Julie Verdier, morte en 1845. Sophie Cottin est aujourd'hui oubliée - sa littérature ne correspondant plus aux attentes du lectorat -, sauf à Tonneins où une rue porte son nom et à Bagnères-de-Bigorre où, entre autres, on trouve un bas-relief à son effigie sculpté en 1909 par Jean Escoula.

zoom sur...

« Lorsqu'on écrit, on y met quelque chose de son propre cœur... »

L'écriture de Sophie Cottin reflète très souvent sa vie intérieure : elle est sentimentale, romantique, sensuelle, charnelle, mais surtout mélancolique, oscillant souvent entre passion et raison, ses romans présentant des héroïnes aux amours contrariées avec tantôt un ton un peu libertin, tantôt un ton plus classique et rassurant. On y retrouve ses passions et ses rêves intérieurs, ses expériences aussi. Elle emmène ses lecteurs dans le rêve, du fait de ses personnages qui sont de haute tenue et parce qu'elle évoque des situations compliquées et décevantes

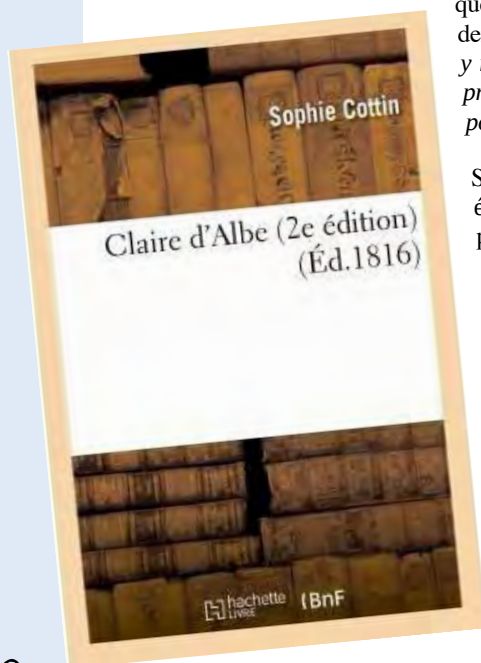
que le rêve seul permet de transcender. « *Lorsqu'on écrit des romans, on y met toujours quelque chose de son propre cœur : il faudrait garder cela pour ses amis* », écrit-elle.

Sophie est douée et inspirée pour écrire. Elle entretient une correspondance abondante, aujourd'hui conservée à la Bibliothèque nationale de France, écrit des poèmes qu'elle n'a jamais voulu publier, et s'entretient avec son journal intime. Son entourage proche a déjà perçu ce don en elle et l'encourage à se lancer en littérature mais il faudra une circonstance très particulière pour obtenir enfin un passage à l'acte. Un ami

de la famille, le comte de Vaublanc, condamné à l'échafaud par les Révolutionnaires, s'adresse à elle pour recueillir une somme d'argent nécessaire pour s'enfuir et éviter ainsi la mort. Elle n'a pas cette somme mais sa générosité l'empêche de laisser l'ami dans cette impasse. Elle vend alors son premier manuscrit à un imprimeur-libraire, et publie ainsi, sans préciser son propre nom, le roman *Claire d'Albe*. Outre l'allusion à la situation maritale de sa cousine, le personnage de Claire rappelle celui de Rousseau dans *La nouvelle Héloïse*. C'est le premier grand succès. Quatre autres titres suivront. On dit que « *Madame Cottin naquit avec Claire d'Albe, grandit en Malvina, vécut en Amélie Mansfield et en Mathilde* (Mathilde ou Mémoires tirées de l'histoire des croisades) *et mourut noblement avec Élisabeth* (Élisabeth ou les exilés de Sibérie) ». Avec *Mathilde*, elle a inauguré un nouveau genre : le roman historique médiéval. À ce propos, Martine Galet, Lot-et-Garonnaise ayant rédigé un mémoire de maîtrise sur ce roman à la fin des années 1990, avance que l'écrivain écossais Walter Scott s'en serait inspiré pour écrire son célèbre *Ivanhoé*, comme pour y donner une suite.

Sophie Cottin a connu un grand succès de son vivant et pendant plusieurs décennies et ses rivales littéraires, Madame de Staël et Madame de Genlis, n'ont jamais réussi à atteindre la même notoriété. Elle a été lue et reconnue par de grands auteurs tels Victor Hugo, Stendhal, George Sand, Flaubert, et même par Napoléon Bonaparte. On ne compte pas moins de quatorze éditions de ses œuvres complètes entre 1817 et 1856 et elle a été publiée en France jusque vers la fin du XIX^e siècle. Elle a été traduite en anglais, espagnol, hollandais, portugais, roumain, italien et croate. Des pièces tirées de ses romans ont été jouées en Angleterre comme en Espagne et en Italie. La biographie la plus complète qui lui soit consacrée est l'ouvrage d'un Anglais, Sykes.

Elle laisse inachevés deux manuscrits, l'un sur la religion et l'autre sur l'éducation, véritable manuel d'éducation recouvrant nombre d'aspects du sujet.



Sophie Cottin, *Claire d'Albe* (2^e édition), Hachette livre BNF

George Sand (1804-1876), un esprit libre et bucolique



George Sand, s.d.,
photographie de Nadar

Amantine Aurore Lucile Dupin, alias George Sand, est née à Paris le 1^{er} juillet 1804. Ses origines sont mêlées : sa mère, Sophie-Victoire Delaborde est une fille du peuple, tandis que, par son père, Maurice Dupin, elle descend du roi Auguste II de Pologne (celui-ci était le grand-père de sa grand-mère paternelle, Marie-Aurore de Saxe, épouse Dupin de Francueil). Maurice Dupin a épousé secrètement Sophie-Victoire contre l'avis de sa propre mère. Les deux femmes

ne se sont pas toujours bien appréciées. Ce sont elles deux qui vont successivement élever la petite Aurore puisqu'en 1808, Maurice fait une chute de cheval mortelle. Aurore n'a que quatre ans. Elle adore sa grand-mère, qui vit à Nohant (domaine familial depuis deux générations), dont elle se sent très proche et qui lui fait, entre autres, découvrir l'œuvre de Rousseau qu'elle a côtoyé. Elle vit avec elle puis est pensionnaire pendant trois ans dans une communauté religieuse à Paris et, lorsque sa grand-mère meurt en 1821, elle rejoint sa mère à Paris. Quelque peu pour s'en échapper, elle se marie en septembre 1822 à Casimir Dudevant, originaire de Lot-et-Garonne.

La future George Sand est un esprit libre : elle porte le pantalon et aime se vêtir comme un homme, ce qui était interdit à l'époque¹ ; elle aime monter à cheval pour faire des promenades qui la rapprochent de la nature ou pratiquer la chasse à courre (ce qu'elle fera amplement lors de ses séjours en Lot-et-Garonne) ; elle défend les femmes et lutte contre les partis-pris réactionnaires. En outre, elle scandalise par ses amours permissives : on lui compte pas moins de douze amants successifs ! Mais pourquoi ce qui est permis aux hommes ne le serait pas aux femmes ? C'est aussi que ses ascendants sont presque tous des enfants naturels, ce qui a probablement créé quelques prédispositions.

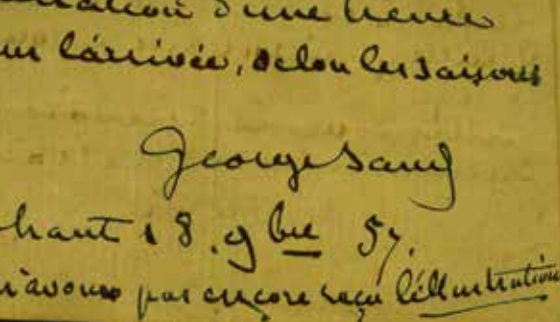
¹ Le port du pantalon a été officiellement interdit aux femmes jusqu'à l'abrogation de la loi en 2013.

Son mari est, lui aussi, un enfant naturel issu d'une relation entre le baron Dudevant et une servante d'origine espagnole, Augustine Soulès. Le baron Jean-François Dudevant venait d'une famille bordelaise de négociants aisés et avait fait une longue carrière militaire. Il était venu s'installer sur la commune de Pompiey, dans le canton de Lavardac, où il avait fait construire Guillery, une maison bourgeoise rurale que l'on a souvent dénommée château et qui comportait, fait rare à l'époque, une salle de bains. Le baron s'y est installé au moment de sa retraite, en 1798, alors que son fils naturel n'avait que trois ans. Il se marie aussi à peu près à la même période et son fils sera allègrement choyé par cette belle-mère. Casimir fait l'école de Saint-Cyr pour se destiner à une carrière militaire qui sera, en définitive, très courte et il se réorientera vers le droit. Pour George Sand, il était mou, patient, bienveillant et ses administrés, puisqu'il fut maire de Pompiey de 1841 à 1865, l'estimaient beaucoup et appréciaient les visites qu'il faisait aux pauvres et aux malades.

Deux enfants sont nés de ce mariage : Maurice, en 1823, qu'Aurore adorera, et Solange, en 1828 avec laquelle les relations filiales seront plus compliquées. Le couple a plus ou moins tenu quatorze ans, il faut dire que la relation très intime qu'elle entretenait avec Aurélien de Sèze, puis d'autres amants, exaspérait Casimir mais que celui-ci vivait aussi librement sa vie sexuelle. Après que le couple a explosé, il prit pour maîtresse Jeanne Dalas, de Xaintrailles, à qui il fera une fille, Rose, née en 1848. En 1836, un tribunal d'instance prononce une séparation de corps, le divorce étant illégal, et George Sand obtient la garde des enfants. Les enfants précisément seront motifs d'éloignement et de rapprochement : quelques temps après cette séparation officielle, Casimir va enlever la petite Solange pour la ramener à Guillery ; George Sand fera jouer ses connaissances ministérielles et le sous-préfet de Nérac, le baron Haussmann - futur préfet de la Seine -, l'accompagnera avec un huissier pour récupérer l'enfant. Puis, en 1865, ce sera l'épisode



Les allées de Guillery dessinées par George Sand, s.d.. Droits réservés



Signature de George Sand
le 18 novembre 1857 à Nohant
© Musée George Sand à La Châtre

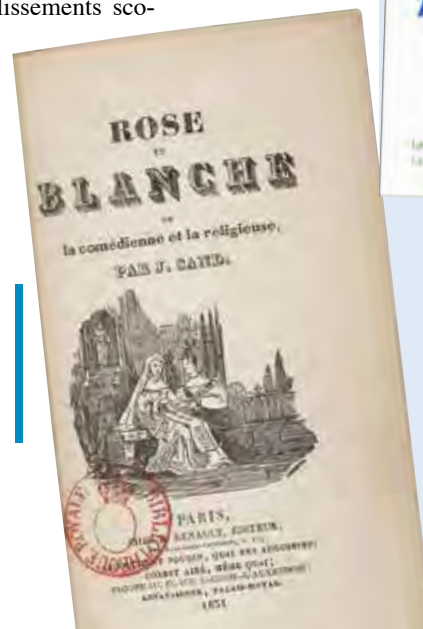
dramatique qui la ramène chez son mari : leur fils Maurice séjournait à Guillery avec sa femme et leur bébé qui tomba malade et trépassa.

Jusqu'à la séparation officielle, le couple a résidé alternativement à Guillery, Bordeaux, Nohant, Paris, puis ce sera essentiellement Nohant pour George Sand. Elle aimait tendrement la campagne qui lui donnait une certaine liberté, une respiration, en la rapprochant de la nature. Elle a aimé Guillery et le Lot-et-Garonne, qu'elle a souvent comparés à Nohant et au Berry. À Guillery, on recevait beaucoup et Casimir Dudevant avait l'habitude d'organiser un repas de Nouvel an qui rassemblait jusqu'à deux cents convives. Elle retiendra cela comme l'une des caractéristiques de cette région et elle écrira à ce propos : « *Ce pays est celui de la déesse Manducée. Les jambons, les poulardes farcies et les oies grasses, les canards obèses, les truffes, les gâteaux de millet et de maïs y pleuvent comme dans cette île où Panurge se trouvait si bien ; et la maisonnette de Guillery, si pauvre de bien-être apparent, était, sous le rapport de la cuisine, une abbaye de Thélème d'où nul ne sortait, qu'il fut noble ou vilain, sans s'apercevoir d'une notable augmentation de poids dans sa personne* ». Mais elle apprécie la gaîté des Gascons et s'est toujours sentie bien accueillie. Elle leur reproche seulement d'être un peu paresseux et surtout d'être, comme le Vert-Galant, séducteurs et infidèles. Elle les décrit ainsi : « *Les*

Gascons sont de très excellentes gens, pas plus menteurs, pas plus vantards que les autres provinciaux qui le sont tous un peu. Ils ont de l'esprit, peu d'instruction, beaucoup de paresse, de la bonté, de la libéralité, du cœur et du courage. Les bourgeois, à l'époque que je raconte, étaient, pour l'éducation et la culture de l'esprit, très au-dessous de ceux de ma province, mais ils avaient une gaîté plus vraie, le caractère plus liant, l'âme plus ouverte à la sympathie... Les paysans que je ne pus fréquenter beaucoup car ce fut seulement vers la fin de mon séjour que je commençai à entendre un peu leur idiome, me parurent plus heureux et plus indépendants que ceux de chez nous [...] Je n'ai gardé de ce pays-là que des souvenirs doux et charmants ».

George Sand, qui avait choisi, dès 1831, de se consacrer à l'écriture, demeure, avec plus de soixante-dix romans et une cinquantaine de contes, nouvelles et pièces de théâtre, l'une des plus fameuses écrivaines du XIX^e siècle. Beaucoup de communes, y compris au Canada, ont donné son nom à une rue. Des établissements scolaires, dont le lycée de Nérac, portent son nom.

George sand,
Rose et Blanche, image
provient de la
Bibliothèque
en ligne
Gallica sous
l'identifiant ARK
bpt6k10566986



zoom sur...

Le Lot-et-Garonne dans son œuvre

George Sand n'est pas connue pour avoir vécu en Lot-et-Garonne mais bien parce qu'elle était un grand auteur et une personnalité de son temps tout à fait exceptionnelle. Pourtant, ses liens avec le département ne sont pas artificiels et on en trouve la trace dans plusieurs de ses œuvres. Hubert Delpont (historien et écrivain) s'est sérieusement penché sur le sujet dans un article de *La Revue de l'Agenais* de 1995. Il confirme que « *trois textes ou groupes de textes* » font directement référence au Lot-et-Garonne : les fameuses *Lettres de Guillery* (Guillery étant le nom de son domaine en Albret), écrites entre 1825 et 1826, le premier roman *Rose et Blanche* (1831) et l'avant-dernier *Ma sœur Jeanne*, publié en 1874.

Les *Lettres de Guillery* marquent certainement l'entrée de George Sand en littérature ; peut-être une entrée inconsciente dans la mesure où elle n'aurait pas eu d'ambition littéraire. Pourtant, selon Jean Chalon, auteur en 1991 chez Flammarion de la biographie *Chère George Sand*, elles dévoilent que « *le ton de George Sand est trouvé, un sombre lyrisme, des élans fiévreux, un besoin forcené d'avoir qu'elle doit tenir de la lecture de Rousseau* ».



Le roman *Rose et Blanche* se déroule en grande partie en Albret, dans la lande proche de son domaine de Guillery et pas encore planté de pins, à Nérac et dans les environs. Selon Hubert Delpont, il ne s'agit pas d'un chef-d'œuvre dans la construction dramatique mais il conserve tout son intérêt littéraire par la qualité des descriptions de paysages de l'Albret.

Le roman *Ma sœur Jeanne* se déroule quant à lui dans le Marmandais. Elle le situe dans cette partie du département car elle est amie avec Emmanuel Arago, propriétaire d'un château sur la commune de Fauquierolles, auquel elle a quelquefois rendu visite. Les descriptions y sont plus rares, l'intrigue un peu rocambolesque mais Gustave Flaubert complimentera George Sand pour ce texte dans les termes suivants : « *C'est amusant et émouvant...* ».

Trois œuvres seulement font référence au Lot-et-Garonne au cœur d'une production abondante. On pourrait penser que ce pays, qu'elle a habité à l'époque de son mariage avec le baron François Casimir Dudevant l'a peu marquée. Il est pourtant essentiel à la compréhension de l'écrivain et, ce sera le cas pour Marguerite Duras ultérieurement, certains biographes n'hésitent pas à affirmer qu'elle est née écrivaine ici, dans notre département.

George Sand, *Ma sœur Jeanne*,
collection de Sable, édition Paléo

Manoël de Grandfort (1829-1904), figure de proue du féminisme

Marie-Antoinette Barsalou, dont l'un des noms de plume est Manoël de Grandfort, est née à Casteljalous le 6 mai 1829. On ne sait pas grand-chose sur ses origines et son enfance sinon que son père était maire de la commune et avait en gestion les forges, qu'elle a été en partie élevée chez son oncle Barsalou à Agen et qu'elle était, dès sa prime jeunesse, douée pour l'écriture (elle a obtenu, très jeune, un premier prix de littérature).

Elle s'est mariée très jeune à Édouard Laspeyres qui est mort prématurément et elle est ainsi devenue Mme Barsalou veuve Laspeyres. Elle entreprend des études de lettres à Toulouse où elle rencontre un jeune avocat, Prosper Barousse, qu'elle épouse et avec qui elle part s'installer en Louisiane en 1852, ce dernier fuyant le Second Empire. Il s'était fait naturaliser américain mais il ne semble pas qu'elle-même ait fait cette démarche. En 1853, elle devient veuve pour la seconde fois, son époux étant victime d'une épidémie de fièvre jaune. Elle n'est pas isolée pour autant, ayant pris ses marques sur le continent en participant ponctuellement à la rédaction d'un journal de La Nouvelle-Orléans, *Le nouvel œil*, et en donnant des conférences dans les universités américaines, et notamment à l'institut canadien de Montréal. Le riche Manoël de Grandfort, alors directeur du journal dans lequel elle écrit

ponctuellement, souhaite l'épouser : ils se marient fin janvier 1854, quelques jours, semble-t-il, avant la naissance de la fille de Marie-Antoinette, Jeanne (la future romancière et journaliste Jeanne Marnière). De retour en France (on ne sait pas précisément quand), elle est toujours tournée vers les lettres. Elle publie son premier roman, *Le nouveau monde*, qui fait un portrait de l'Amérique qu'elle connaît de l'intérieur, suivi rapidement d'*Octave, comment on s'aime quand on ne s'aime pas*. Elle collabore à un certain nombre de journaux : *La presse* où elle est chroniqueuse de voyages, *Paris-journal*, *Gil Blas*. Son mari est discret, on n'entend plus parler



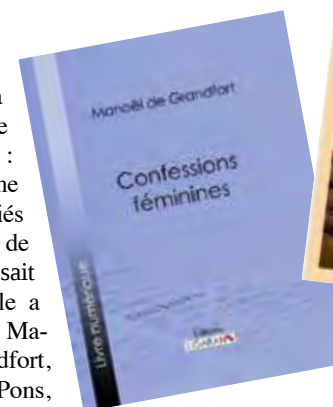
Portrait de Manoël de Grandfort, extrait d'une page publicitaire pour les vins Mariani, Arch. dép. Lot-et-Garonne, 2 Fi 188

de lui, on ne sait même pas s'il était avec elle lorsqu'elle a fui la France, au moment de la Commune de Paris, vers la Suisse, avec son amie la poétesse Nina de Villars. Elle y reste trois ans et devient, dès son retour, rédactrice-en chef du journal *La vie*

parisienne. Tout au long de sa vie active, on compte chez elle une grande production écrite : beaucoup d'articles, une bonne douzaine de romans¹, publiés pour la plupart sous forme de feuilleton, comme cela se faisait beaucoup au XIX^e siècle. Elle a utilisé plusieurs pseudonymes : Marie de Notine, Marie de Grandfort, Ryno, Marie Barsalou, Cousin Pons, Adrien Barr, Marie Fontenay, mais le plus souvent et le plus connu est Manoël de Grandfort. On sait aussi qu'elle a beaucoup contribué à faire connaître la littérature canadienne en France.

Elle fréquente les salons littéraires parisiens, notamment celui de Nina de Villars, poétesse dont elle deviendra l'indéfectible amie. Celle-ci recevait aux Batignolles de nombreux poètes et écrivains, hommes ou femmes, dans une ambiance très épicurienne : on fumait et on buvait beaucoup. Il se dit que Nina de Villars, dont l'amant était le poète Charles Cros, mourra prématurément de ses plaisirs satisfaits. C'est au cours de ces soirées que Manoël de Grandfort rencontre son futur amant, Émile Goudeau, poète parnassien, plus jeune qu'elle de vingt ans, dont elle partagera la vie pendant environ vingt-cinq ans. Il est lui aussi originaire du Sud-Ouest (de Périgueux) et, au-delà du mouve-

Manoël de Grandfort, *Octave. Comment on s'aime lorsqu'on ne s'aime plus*. Hachette BNF



Manoël de Grandfort, *Confessions féminines*, Livre numérique, édition Ligan

ment du Parnasse², il crée le club des hydropathes qui publiera un canard éponyme et qui se réunira dans un café du Quartier latin pour déclamer des vers au rythme du son des instruments (une seule femme fera partie de ce groupe, Sarah Bernhardt). Plus tard, plusieurs de ce groupe fonderont le célèbre cabaret de Montmartre, Le chat noir, où se produira, entre autres, Jeanne Marnière (fille de Manoël de Grandfort). Ils apportent ainsi un nouveau genre de spectacle littéraire. Pour Émile, Marie-Antoinette alias Manoël était sa Marion, sa princesse, à qui il dédie des recueils de poèmes. Quant à elle, elle a aimé et a toujours été une femme libre, sans pour autant verser dans le libertinage.

On ne peut évoquer Manoël de Grandfort sans parler de son féminisme déjà affirmé dans ses écrits depuis 1855. Connue pour sa plume et ses idées, elle sera appelée par

¹ Parmi lesquels *L'amour aux champs*, *Le soulier de Rosine*, *Pour être riche*, *Confession de femmes*, *Fin de siècle*.

² Mouvement poétique apparu en France dans la seconde moitié du XIX^e siècle, en réaction au lyrisme subjectif et sentimental du romantisme. Ses principes sont la valorisation de l'art poétique par la retenue, l'impersonnalité et le rejet de l'engagement social ou politique. L'art n'aurait pas à être utile ou vertueux et le but en serait uniquement la beauté, « l'art pour l'art ». Ce mouvement réhabilite aussi le travail acharné et minutieux de l'artiste.

Une de *La Fronde* du 1^{er} janvier 1898



Marguerite Durand à rejoindre l'équipe de rédaction du journal qu'elle crée en 1897, *La Fronde*, qu'elle veut entièrement féminin. Il ne s'agit pas d'un journal féministe mais d'un quotidien ordinaire traitant de tout sujet (bourse, actualité, sport, politique, publicité). Son originalité est d'être dirigé, pensé, rédigé et imprimé par des femmes. Manoël de Grandfort y assure la critique littéraire.

À l'instar de Marguerite Durand qui s'indignait de la sorte « *Si nous ne comptons pas, pourquoi nous compte-t-on ?* », lorsqu'il était question de recensement de population, Manoël de Grandfort affirme ses revendications en écrivant : « *La femme en tout point est l'égale de l'homme, elle a les mêmes besoins, les mêmes aspirations : elle doit avoir les mêmes droits que lui* » (lire ci-dessous).

Le journal est, bien entendu, progressiste. L'aventure est unique dans l'histoire de la presse. On trouvera d'ailleurs, dans cette équipe de femmes engagées, Jeanne Marnière qui est également auteure de pièces de théâtre et de romans ainsi que sa fille, Emy Fournier, comme secrétaire de rédaction.

On entre dans le nouveau siècle, Manoël de Grandfort a pris de l'âge et se sent très fatiguée. En outre, elle souffre de problèmes cardiaques. C'est au cours d'un séjour de repos chez sa fille, à Ville d'Avray, qu'elle décède, le 28 juin 1904. Son amant ne lui a survécu que deux ans et ils sont tous les deux ensevelis à Ville d'Avray.

Manoël de Grandfort est malheureusement tombée dans l'oubli, en témoigne le fait qu'aucune rue, aucun bâtiment, ne porte son nom sur le territoire français.

Marguerite Duras (1914-1996), sur les traces lot-et-garonnaises du père

Marguerite Donnadiou est née le 14 avril 1914 à Gia-Dinh, près de Saïgon, elle est morte à Paris le 3 mars 1996. Ses racines sont lot-et-garonnaises par son père, Henri Émile Donnadiou, lui-même issu d'une famille modeste de Ville-neuve-sur-Lot. Il est né en 1872 et a intégré l'École normale d'Agen pour devenir enseignant. De 1893 à 1904, il a exercé à Penne d'Agenais, au Mas d'Agenais, à Marmande et à Mézin. Sa première femme, Marie Alice Rivière, née en 1877, est originaire d'Allemans-du-Dropt. Ils ont deux enfants : Jean Roger, né en 1899 à Mézin, et Jacques Georges, né en 1904 également à Mézin. Peu après cette seconde naissance, Henri Donnadiou sollicite un poste comme cadre de l'enseignement colonial en Indochine et est nommé, en 1905, professeur puis directeur de l'École normale



Marie et Henri Donnadiou avec leurs trois enfants. Hanoï, vers 1918-1919. Collection Jean Mascolo

d'instituteurs de Saïgon, puis directeur du collège du protectorat d'Hanoï, et ensuite directeur de l'enseignement primaire au Cambodge. Sa femme meurt à Saïgon, où elle est enterrée. Il se remarie le 20 octobre 1909 avec une enseignante, Marie Legrand, veuve Obscur, née en 1877 et originaire du nord de la France. Ils ont ensemble trois enfants : Pierre, né en 1910 ; Paul, né en 1911 et Marguerite, née en 1914. La famille Donnadiou a vécu un certain nombre de déplacements et exils, qui ont sans doute marqué Marguerite jusqu'à la fin de ses jours : reconstitution de la famille, déplacements du Sud au Nord puis dans le pays voisin, décès du jeune frère Paul, en Indochine en 1942, addiction de l'aîné à



Marguerite Duras dans l'appartement de Vanves, 1932. Collection Jean Mascolo

zoom sur...

Marie-Antoinette, la féministe !

En 1855, dans *L'autre monde*, elle affiche clairement son féminisme.

« *La femme en tout point est l'égale de l'homme, elle a les mêmes besoins, les mêmes aspirations : elle doit avoir les mêmes droits que lui. Lisez l'histoire et voyez combien de grands noms de femmes y figurent glorieusement ! Et pourtant, la position qu'on nous a faite jusqu'ici a été sans cesse inférieure ! Mais qu'on nous accorde une liberté complète ; que pour nous, comme pour les hommes soient ouvertes toutes les voies professionnelles, législatives et politiques. Que le divorce ne soit plus entouré de conditions qui le rendent quelquefois impossible ; ou mieux, que le mariage, ce reste de servitude, soit aboli ; que l'amour, ce mot menteur qui cache une chaîne, soit remplacé par le libre choix des femmes.* »

Manoël de Grandfort : *L'autre monde*. Librairie Nouvelle, 1857, in-12, 274 pages. Mention de deuxième édition.





Marguerite Duras à Neauphle le Château dans les années 80. Collection Jean Mascolo

l'opium, perte prématurée du père et ses conséquences matérielles. Henri Donnadieu a, en effet, des problèmes de santé qui lui ont valu plusieurs hospitalisations sur place mais également en France.

Au cours de son dernier séjour en Lot-et-Garonne, il achète une propriété, dénommée Platier, sur la commune de Pardaillan. C'est une belle demeure qui comporte un très grand parc dans lequel il aurait planté des espèces exotiques telles que le ginkgo biloba. Il y décède, seul, le 4 décembre 1921. Il sera enterré à Lévigac-de-Guyenne, dans le caveau de la famille de sa première femme. Marguerite a sept ans et demi et, comme ses frères et sa mère, elle doit vivre à distance cette perte. C'est seulement à la fin de l'année 1922 qu'elle découvre le domaine du Platier, sa mère ayant demandé une disponibilité de deux ans pour s'y rendre afin de régler les démarches consécutives au décès.

Marguerite effectue sa scolarité au lycée Chasseloup-Laubat (aujourd'hui lycée Le Quy Don) à Saïgon. Elle réside alors, compte tenu des déplacements de ses parents, dans une pension tenue par une amie de sa mère. Elle obtient son baccalauréat en 1933 et quitte définitivement l'Indochine pour

rejoindre Paris. Là, elle fait des études de droit et d'économie politique.

En 1936, elle rencontre Robert Antelme, étudiant en droit, ils se marient en 1939. Démobilisé, il va occuper un poste à la préfecture de police de Paris tandis que Marguerite travaille dans l'édition. En outre, ils collaborent au comité d'organisation du livre dès 1942 où Marguerite est chef du service du rationnement de papier. Bien que ces comités d'organisation aient été créés par le régime de Vichy et participaient à la collaboration notamment économique, il n'en demeure pas moins que Marguerite et ses camarades faisaient acte de résistance au sein-même de la structure comme à l'extérieur. Plus tard, Marguerite crée chez elle le groupe de la rue saint-Benoît, véritable lieu de rencontres intellectuelles fréquenté notamment par Jorge Semprun, Juan Goytisolo, Edgar Morin, Georges Bataille, Maurice Merleau-Ponty, Dionys Mascolo, etc.

Le Platier à Pardaillan, propriété d'Henri Donnadieu, père de Marguerite Duras. Collection Jean Mascolo



Marguerite Duras rue Saint-Benoît, 1955. Collection Jean Mascolo

Ce dernier devient son amant. Dans cette période, elle publie son premier roman, *Les impudents*, et prend le nom de plume de Duras, en hommage à cette terre d'où venait son père. Ce père, qui lui a tant manqué, est très présent dans ses ouvrages, et son parcours, tant littéraire qu'humain, sera finalement une inlassable quête du père. Le trio d'amis (Robert Antelme, Dionys Mascolo et Marguerite Duras) devient membre du Parti communiste français (elle en sera exclue en 1950). Robert et Marguerite divorcent et elle donne un fils à Dionys Mascolo, Jean, né le 30 juin 1947.

Entre des relations amoureuses très libres (elle quitte Mascolo en 1956 et vit une relation pendant quatre ans avec le journaliste Gérard Jarlot, puis, dès 1980, est en couple avec Yann Andréa qui est bisexuel et de trente-huit ans son cadet), une addiction à l'alcool pendant plusieurs décennies, une production littéraire très prolifique (plus d'une cinquantaine d'ouvrages, dont *L'Amant* qui obtint le prix Goncourt 1984), des collaborations diverses (théâtre, cinéma, revues et magazines - dans les années cinquante, elle écrit pour le magazine *Constellation* sous le pseudonyme Marie Joséphine Le-



grand, qui est le nom de sa mère), des engagements pour l'avortement (elle signe le manifeste des 343), contre la guerre d'Algérie et pour l'insoumission (elle signe le manifeste des 121), pour le respect des droits des femmes, pour un changement de politique (elle est aux côtés des étudiants en mai 68), sa vie sera à la fois chaotique et riche, très remplie en tout cas.

À la fin de sa vie, s'est réveillée sa fibre lot-et-garonnaise, à travers ses souvenirs du Platier, suscitant en elle une véritable affection. Elle n'y avait pourtant pas beaucoup séjourné (de 1922 à 1924, puis en 1931 avec sa mère pour la vente du domaine, elle était ensuite repassée par-là dans les années 60 et 90) mais elle aimait cette campagne et cette solitude, à tel point qu'elle aurait souhaité racheter l'ensemble ou au moins la métairie. En 1992, elle écrivait ceci : « J'ai adoré cette maison. J'ai demandé à Yann Andréa de m'y accompagner. Si la métairie était à vendre, je pourrais peut-être l'acheter ».

Le Platier est devenu une ruine depuis qu'en 1953, un incendie l'a en partie ravagé. En 2018, la communauté de communes du Pays de Duras l'a racheté afin, dans un premier temps, d'en assurer la protection par la mise hors péril et, dans



Plaque commémorative sur la place du village de Pardailhan

un deuxième temps, de travailler sur un projet de CIAP (Centre d'interprétation de l'architecture et du patrimoine). Aujourd'hui, le projet est piloté par la maire de Sainte-Colombe de Duras et la DRAC. En 2014, pour le centenaire de sa nais-

sance, la poste a imprimé un timbre à son effigie et le Centre-musée Marguerite-Duras a été inauguré à Duras, dans les locaux de l'ancien musée du parchemin. L'association Marguerite-Duras, fondée en 1997, est le relais et l'organisateur des Rencontres Marguerite-Duras au château, tous les ans puis des Biennales. De 2001 à 2007, le prix Marguerite-Duras était décerné par le Département pour honorer des créations contemporaines dans la mouvance de l'auteur.

Aujourd'hui, beaucoup de communes ont une rue Marguerite-Duras. Pardailhan a donné son nom à une place. On trouve une plaque commémorative sur la façade de l'immeuble qu'elle a habité à Paris, rue Saint-Benoît, comme à Trouville-sur-mer où elle a beaucoup résidé entre 1963 et 1996. Le lycée français de Ho-Chi-Minh-ville porte son nom depuis 2011.

Marguerite Duras, *Les impudents*, Collection Folio, Gallimard



Marguerite Duras, *La vie tranquille*, Collection Folio, Gallimard

zoom sur...

Sa vocation d'écrivain doit beaucoup aux deux années passées à Pardailhan

Mondialement reconnue, Marguerite Duras passe souvent pour un auteur difficile et « intello ». Elle a pourtant touché le grand public grâce à des titres comme *L'amant* ou *Un barrage contre le Pacifique*. Ces deux romans font partie de ceux qui ont été adaptés au cinéma et qui ont connu un grand succès. Elle était aussi un auteur de théâtre important (*Le square*, *La musica*, *Des journées entières dans les arbres...*) et le cinéma a occupé une place considérable dans sa vie, soit en tant que scénariste (*Hiroshima, mon amour...*), soit en tant que réalisatrice (*India Song*, *Jaune le soleil*, *Détruire, dit-elle...*).

Ses deux premiers romans, écrits entre 1938 et 1943, ont été publiés durant la Seconde Guerre mondiale. *Les Impudents* est paru en 1943, *La vie tranquille* en 1944. L'écrivain les situe en Périgord, à proximité du Lot-et-Garonne, mais il est évident que ce sont les paysages du Duraquois qui l'ont inspirée, ceux qu'elle a connus dans son enfance, lorsqu'elle vivait à Pardailhan.

Dans *Les Impudents*, le domaine d'Uderan évoque en tous points le domaine du Platier, sur la commune de Pardailhan, tout près de Duras. Cette propriété a été achetée par le père de Marguerite en octobre 1921. Les noms de rivières ou de lieux sont très proches de ceux du Platier : le Dropt est devenu le Dior, le Rieutord, petit ruisseau bordant la propriété

est transformé en Riator. De même, le domaine des Bugues de *La vie tranquille* est aussi une transposition du Platier.

En 1980, lors d'un entretien sur France Culture, Marguerite Duras considérait *La vie tranquille* comme un livre réussi mais elle rejetait *Les impudents* dans ces termes : « C'est très mauvais. Il a disparu ». En fait, le livre a toujours été disponible.

Indépendamment du cadre dans lequel se déroule l'action, ces deux romans ont un autre point commun. Ils sont dominés par des personnages féminins, Maud dans *Les impudents*, Françoise dans *La vie tranquille*. La première se soustrait peu à peu à l'emprise d'une famille cupide et hostile pour accéder à une liberté que lui révèle son amour pour Georges. La seconde est la narratrice du récit écrit à la première personne.

Certains universitaires spécialistes de Marguerite Duras, Alain Vircondelet ou Joëlle Pagès-Pindon, estiment que la vocation d'écrivain de Marguerite doit beaucoup aux deux années qu'elle a passées à Pardailhan. Elle avait alors entre 8 et 10 ans et c'est durant cette période que serait née en elle cette sensibilité artistique et littéraire qui allait la conduire à devenir un des écrivains majeurs du XX^e siècle. Le choix de son nom de plume « Duras » peut confirmer cette hypothèse. Alors qu'elle prétend détester son véritable nom, celui de son père, Donnadiou, elle choisit pour le remplacer celui du pays où le père a passé les derniers mois de sa vie.

Inès Cagnati (1937-2007), malade de son enfance

On pourrait dire d'Inès Cagnati qu'elle était une éternelle enfant, mais sans doute plus justement, selon les mots de Jean Ferrat auxquels fait allusion la journaliste Maïté Urruela dans le portrait qu'elle fit de l'auteur pour la revue *Ancrage*¹, qu'elle n'a jamais guéri de son enfance.

Inès Cagnati est née le 21 février 1937 à Monclar d'Agenais où ses parents italiens s'étaient établis. La commune compte alors plusieurs foyers de Cagnati, tous originaires de Refrontolo ou de la province de Trévise. En 1936, la population d'origine étrangère y représentait 25% de la population totale. La majorité est d'origine italienne. C'est d'ailleurs à Monclar que ses parents, Roger et Thérèse, se sont rencontrés, ils avaient eux-mêmes migré là avec leurs propres parents. Sa mère est aussi originaire de la région de la Vénétie, mais plus précisément de la province de Vicenze. Ils sont pauvres et travailleront ensemble un lopin de terre, de ces terres arides et difficiles à cultiver. Inès est la seconde d'une fratrie de cinq filles : Elsa née en 1935, Gilda en 1940, Annie en 1946 et Annabelle en 1953.

Toute sa vie, Inès va porter la souffrance de l'enfance, qu'elle va, à un moment, essayer de dépasser par un passage à l'écrit. Pour elle, l'enfant est foncièrement un être à part et l'enfance est toujours malheureuse en ce sens qu'on exige de l'enfant

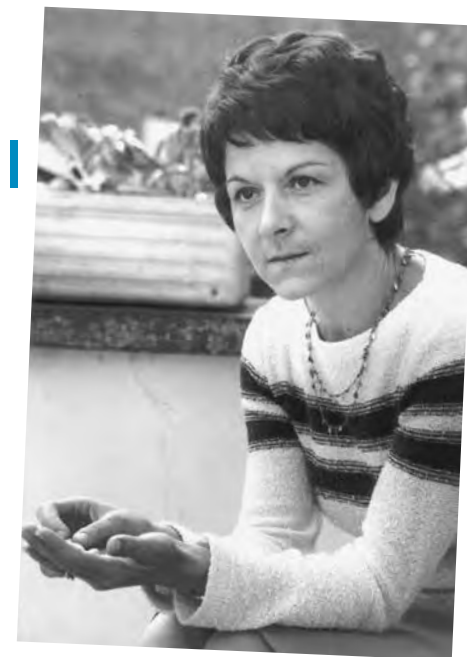
des choses qu'il ne comprend pas. Enfant, elle a été très marquée par sa différence : celle d'être étrangère, mais aussi celle d'être pauvre parmi les pauvres. Quand on est enfant, on subit son environnement et son histoire : on ne choisit pas d'être pauvre et cela est difficile à porter, à vivre, notamment face au regard des autres ; on ne choisit pas d'être étranger, et cette différence, dans le monde de l'enfance, peut s'avérer cruelle. Elle l'exprimait ainsi à Maïté Urruela : « Nous



Inès cagnati, s.d.,
© coll. part. Angioletti

¹*Ancrage* n°19, janvier 2007.

Inès Cagnati dans sa
jeunesse, s.d.
© Droits réservés



étions sales et mal habillées. Nous ne parlions pas le français. À l'école, maîtres et élèves me battaient parce que j'étais différente. Je souffrais et j'avais honte. Coupable d'être pauvre. Coupable d'être autre. Mes seuls moments de répit, je les passais avec les vaches que je gardais. Assise sous les arbres, je donnais des noms à tous les brins d'herbe. Je voulais que tous aient le droit d'exister, ce droit que des âmes bien nées m'ôtaient jour après jour ». Dans *Mosé ou le lézard qui pleurait*, elle écrit : « Quand on est né pauvre, ça vous marque le visage et les yeux comme certaines maladies. Tout le monde peut le voir, tout le monde vous regarde sans peur, en plein dans le visage ».

La détresse, la misère, la solitude et le rejet seront contrebalancés par la richesse et la beauté de la nature éveillant parfois l'espoir, et peut-être la soif, d'un bonheur à venir, que ce soit dans son œuvre ou dans son quotidien. Toute sa vie, elle ne s'est sentie bien qu'à la campagne où elle reconnaît ce plaisir sensuel à l'égard de la nature.

Ses parents ne fréquentaient quasiment jamais les Français, ne parlant eux-mêmes que très mal cette langue et ils ont fait partie de ces Italiens qui ont eu du mal à s'intégrer. Lorsque ses parents l'ont faite naturaliser, comme elle le dit, ce fut une tragédie : elle ne se sentait pas française mais, dès lors, elle n'était plus italienne, elle n'était donc plus rien. Inès portera ce fardeau qui fera d'elle une « taiseuse » et



Inès Cagnati, *Le jour de congé* et *Génie la folle*, édition Folio

limitera sa vie sociale. « *Quand on n'a rien à dire, eh bien autant se taire, dit-elle, on perd beaucoup plus d'occasions de se taire que de parler...* ». En-dehors des vaches de son enfance, elle aime retrouver son amie Ida, la fille de ses voisins russes-polonais, comme elle disait, ukrainiens en vérité, dont elle fit le personnage de sa nouvelle *La petite fille en bleu*.

Si la naissance d'Inès ne fut pas très chanceuse, elle s'en est tout de même bien sortie. Malmenée par le système scolaire et ses

sbires, elle réussit néanmoins à faire des études supérieures, puis à décrocher le CAPES de lettres et à enseigner dans un lycée, en Martinique d'abord, puis à Carnot, à Paris. Première victoire pour sublimer les atavismes ! Sa vie va basculer vers plus de douceur et d'apaisement, d'enthousiasme même, lorsque dans l'une des librairies Gibert, à Paris, elle rencontre Yves Angioletti dont le père est italien et la mère française. Ils se marient et ont un fils, Bruno, ce seront les deux grands bonheurs d'Inès Cagnati.

Plaque apposée en 2020 sur la façade de l'orangerie à l'Hôtel du Département de Lot-et-Garonne à Agen. Photo Xavier Chambelland

Est-ce encouragée par son mari qu'elle a commencé d'écrire ? En tout cas, c'est à son décès en 1990, qu'elle se retire de l'écriture estimant qu'elle n'a plus rien à dire et entre dans un grand mutisme jusqu'à sa mort, à Orsay où elle était retirée, le 9 octobre 2007.

Le 8 mars 2020, Sophie Borderie, présidente du Conseil départemental de Lot-et-Garonne a dévoilé une plaque au nom d'Inès Cagnati dans l'enceinte de l'Hôtel du Département pour rendre hommage à son

parcours et à ce qu'elle a apporté à la littérature française. Ses ouvrages ont dépassé les frontières puisqu'ils sont traduits en langues suédoise, américaine, espagnole et bientôt en italien.

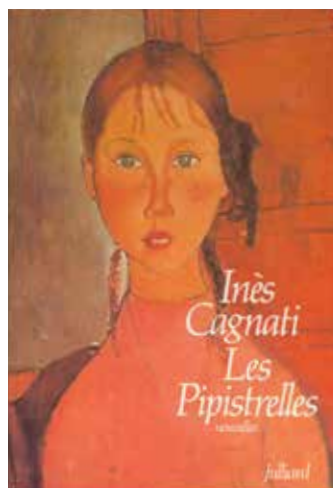


zoom sur...

« On n'écrit que sur soi »

L'œuvre littéraire d'Inès Cagnati n'est pas énorme, elle a peu publié (et réalisé quelques traductions d'ouvrage espagnol en français), mais elle est très dense et immensément profonde. Elle porte un coup aux lecteurs qui ont vécu peu ou prou ces choses-là, comme à ceux qui ne connaissent pas ces réalités. « *On n'écrit que sur soi* », disait-elle. On peut, en effet, la retrouver, elle ou les conditions de vie misérables à la campagne, ou sa famille, dans chacun de ses ouvrages. Ceux-ci nous plongent dans l'immense abîme de la solitude, de la folie parfois, de la dureté de la vie, ils regorgent de tristesse mais, en même temps, d'une forme de résilience.

Tous ses livres, sans exception, lui vaudront un prix : *Le jour de congé*, publié en 1973 chez Denoël, est récompensé par le prix Roger-Nimier ; *Génie la folle*, toujours chez Denoël en 1976, par le prix des Deux Magots. En 1980, son ouvrage *Le jour de congé* est repris sous forme théâtrale (*Galla ou le jour de congé*) et présenté au théâtre Ducourneau d'Agen par la



Inès Cagnati, *Les pipistrelles*, éditions Julliard

compagnie des Baladins en Agenais, avec une mise en scène de Roger Louret assisté d'Annie Grégorio. Cette même année, elle obtient le prix spécial des bibliothèques pour son livre *Mosé ou le lézard qui pleurerait*. À sa sortie, la journaliste Ginette Guitard-Auviste écrit dans *Le Monde* : « *C'est un très beau livre, fort, dense, qui fait mal tant il dit juste la misère de la condition humaine et la dérision d'espairs sans lesquels rien dans nos vies n'aurait de sens* ».

En 1989, elle publie chez Julliard *Les pipistrelles*, un recueil de sept nouvelles qui reprennent les thèmes de l'enfance, de l'immigration, du monde rural, de la folie, de la ville et de sa complexité, du fossé des générations, finalement de la solitude et de la cruauté des enfants, des vieux et des fous. Ce recueil est récompensé par le prix de la nouvelle de l'Académie française en 1990 et l'écrivain Michel Tournier écrira, dans *Le Monde*, à la sortie du livre : « *Avec des moyens remarquablement sobres, une précision impitoyable dans le détail concret, un ton toujours contenu, Inès Cagnati sait ouvrir des abîmes de tristesse et appeler une pitié infinie. Du très grand art* ». Elle va présenter cet ouvrage à la télévision suisse romande, une des rares fois où elle apparaît sur un plateau télé, l'année où elle arrêta d'écrire.



Femmes poétesses

Femmes poétesses

« Je défie le lecteur de citer dix noms d'auteurs majeurs féminins français antérieurs au XX^e siècle », s'indigne l'enseignant et essayiste Jean-Paul Brighelli en août 2016 dans *Le Point*. Alors que dire des poétesses ! Si l'on se fie seulement aux programmes scolaires ou aux anthologies littéraires, elles n'existeraient pas ou si peu. Même les prix littéraires de poésie peinent à leur faire une place. L'un des plus anciens et prestigieux, le prix Apollinaire, n'a distingué qu'une dizaine de poétesses sur plus de quatre-vingts lauréats. Et le ratio est quasiment identique pour tous les prix. Par exemple, le Goncourt de la poésie a récompensé quatre femmes sur trente-trois ! Et il aura fallu attendre quinze ans après sa création en 1985 pour qu'une femme soit enfin primée...

Il est temps de sortir de l'ombre le travail de ces femmes qui, déjà depuis le XIV^e siècle, œuvraient pour la cause féminine. Leurs écrits ont eu un impact sur la littérature et ont influencé notre culture. Certains de leurs poèmes ont même été repris par des chanteurs d'aujourd'hui. Certaines se sont mises à écrire à la mort de leur mari pour subvenir aux besoins de la famille et, surtout, pour garder leur indépendance. D'autres écrivaient car leur milieu social était souvent favorable à l'écriture. D'autres encore, comme nos deux jeunes lot-et-garonnaises, Sabine Sicaud et Hélène Courty, ont pris

la plume pour coucher sur le papier leur sentiment face à la nature ou à un événement traumatisant.

Christine de Pisan (1364-1430) est considérée comme la toute première femme poète. Ses travaux lui valent l'intérêt et l'admiration de la Cour. Elle écrit plusieurs centaines de poèmes et des traités moraux dans lesquels elle ne manque pas de plaider pour la cause des femmes.

Louise Labé (1524-1566) est, quant à elle, fort appréciée et respectée par les intellectuels de son temps. Son salon devient le lieu de rendez-vous pour de nombreux poètes et poétesses. Dans sa lettre à Clémence de Bourges, une autre poétesse lyonnaise, elle encourage les femmes à « en science et vertu passer ou égaler les hommes ».

Marceline Desbordes-Valmore (1786-1859) est la précurseuse de la poésie romantique. Sa plume spontanée et émouvante influencera d'autres grands noms de la littérature : Verlaine, Rimbaud, Aragon, Rilke... En plus de lui écrire son admiration, Honoré de Balzac lui dédiera même sa nouvelle *Jésus-Christ en Flandre*. En 1833, elle publie un roman autobiographique intitulé *Dans l'atelier d'un peintre* qui évoque la difficulté pour une femme d'être reconnue en tant qu'artiste. Plus proche de nous en 1997, Julien Clerc met en musique

son poème *Les séparés* que Benjamin Biolay reprend en 2007. Et en 2016, Pascal Obispo sort l'album *Billet de femme* avec des textes de Marceline Desbordes-Valmore.

Renée Vivien (1877-1909) est quant à elle une icône majeure de la poésie. Un prix littéraire portant son nom est décerné à des auteurs de talent, telles que Marguerite Yourcenar et Lucie Delarue-Mardrus. Pourtant, de son vivant, elle vit à contre-courant de son époque. Elle est la première poétesse francophone à écrire sur son amour des femmes. L'homosexualité étant encore à l'époque considérée comme une maladie mentale, la société la perçoit comme une pernecieuse et une débauchée. Il faudra donc attendre 1986 pour que ses poèmes soient réédités et appréciés à leur juste valeur.

La comtesse Anna-Élisabeth de Noailles (1876-1933) connaît le succès avec son premier recueil *Le cœur innombrable*. Elle devient très vite l'égérie de toute une génération. Peu à peu, elle s'éloigne du lyrisme pour écrire des textes plus sombres et mélancoliques sur l'effroi que lui provoque la mort. En plus d'être la première femme commandeur de la Légion d'honneur, elle est la première femme reçue à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Elle-même, poète enfant (elle écrit *Le cœur innombrable* à 13 ans), elle préface les *Poèmes d'enfant* de la jeune lot-et-garonnaise Sabine Sicaud pour laquelle elle a une très grande affection.

Sabine Sicaud semble avoir eu, notamment pendant sa période de souffrance physique, la même sensibilité et inspiration qu'une autre

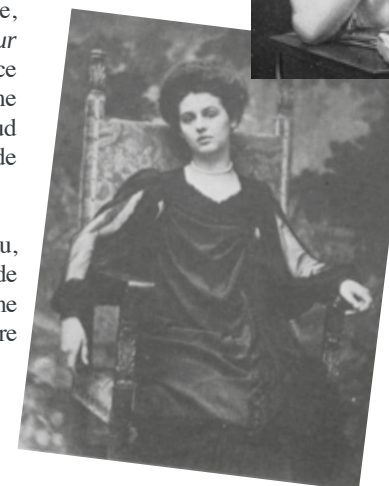
grande poétesse de ce début de XX^e siècle, Marie Noël, dont les mots traduisent parfois en un cri et dans une grande force émotive le tourment et la souffrance qu'elle côtoie.

Hélène Courty, qui écrit ses premiers poèmes à 9 ans, reste, elle aussi, de ces enfants poètes enlevées prématurément à notre Lot-et-Garonne. Quand on songe au génie qu'elles ont su montrer dans leur plus jeune âge, on ne peut que regretter l'arrêt brutal imposé par la mort d'une œuvre que le lecteur aurait aimé connaître et qui aurait empêché qu'elles s'effacent dans l'oubli.



La comtesse de Noailles (photographie de presse, 1922)

Portrait de Marceline Desbordes-Valmore par Constant Desbordes. Droits réservés.



Renée Vivien. Ce portrait date de 1905. Droits réservés

Hélène Courty (1861-1874), papillon poète

Hélène Courty est née à Bourlens, près de Tournon d'Agenais, le 31 janvier 1861 dans une famille ouverte et aisée. Depuis plusieurs générations, les Courty habitent le domaine de Campagnol sur cette commune. Ils vivent des revenus de leurs métairies et s'adonnent à la lecture et aux échanges culturels, notamment avec les hommes d'Église, alors encore garants d'un certain savoir. Ils reçoivent en particulier ceux qui favorisent le catholicisme libéral. La plus grande partie de la famille est protestante. La mère d'Hélène, Suzanne Nina de Frontin, est issue d'une famille huguenote des environs de Monflanquin. Le père, François Auguste Courty, était aussi protestant, par sa branche maternelle (famille de Passelaygue) issue également de Monflanquin, et comptait quelques membres de famille catholiques. La minorité protestante devant s'adapter, et la famille Courty étant ouverte, tout un chacun, quelles que soient ses idées, en religion comme en littérature, était accueilli au domaine. Il se dit ainsi que George Sand aurait séjourné chez les Courty et que le comte de Montalembert, lors d'une période de déboires politiques et religieux y aurait été accueilli un temps.

Le père d'Hélène a cinquante-quatre ans lorsqu'elle naît, et sa mère trente-neuf. Il semble qu'un fils soit aussi né, en 1854, mais décédé neuf mois après. Une fille

première née, Marie Julia, est de vingt ans l'aînée d'Hélène. Elle est mariée à un pasteur protestant, F-Léon Martin, ils auront plusieurs enfants dont un fils, Jules Franck Henri Martin, né le 19 décembre 1871. Hélène a toujours évolué dans un monde d'adultes, son neveu ayant dix ans de moins qu'elle, il n'y avait pas d'autres enfants de son âge dans la famille, et elle ne fréquentait pas l'école. Les filles étaient encore peu scolarisées à l'époque. C'est sa sœur Julia qui



Hélène Courty enfant,
s.d., Arch. dép. Lot-et-
Garonne, 6NR111

Rêverie d'automne

Les grands arbres touffus ombrageaient la chaumière
Mais le souffle d'hiver les a tous dépouillés
De même qu'en avril la brise printanière
De leurs tendres rameaux les avait couronnés

Pourquoi dépouiller vos plus belles branches ?
Ces feuillages verts vous rendaient si beaux ?
Jolis boutons d'or, marguerites blanches
Croissaient à l'envi sur le bord des eaux

Le ruisseau pressait ses ondes limpides
L'égant en fleurs sur lui se penchait
En plongeant dans l'eau ses roses humides
Et sur le grand chêne un oiseau chantait

Mais ce temps n'est plus, vos feuilles foulées
D'un sombre tapis ont couvert les fleurs
Vos branches en deuil pendent effeuillées
Et laissent tomber vos rameaux en pleurs

Je ne t'entends plus tendre tourterelle
Gentille hirondelle au sombre manteau
Si tu crains l'hiver pars à tire d'aile
Va chercher au loin un soleil plus beau

Les grands arbres touffus ombrageaient la chaumière
Mais le souffle d'hiver les a tous dépouillés
De même qu'en avril la brise printanière
De leurs frêles rameaux les avait couronnés

a pris en charge l'instruction de sa cadette. La jeune Hélène, si elle s'est enrichie au contact des adultes et a, de ce fait, acquis une grande maturité, a toutefois vécu au quotidien la solitude de l'enfance, sans doute propice à la rêverie. Elle était très vive d'esprit et tout, intellectuellement, lui était facile. Comme autrefois, les familles protestantes lisaient la Bible au coin du feu, chez les Courty, en cette deuxième moitié du XIX^e siècle, on prend le temps de lire en famille chaque soir devant la cheminée les classiques comme les nouveautés de la littérature. Ceci explique, tout en demeurant assez

extraordinaire, que la jeune Hélène connaissait déjà à dix ans les plus grands auteurs. Elle est, ainsi, une grande adepte de Pascal et garde une préférence pour Alfred de Musset. En outre, de Lamartine, de Vigny, Ronsard, Hugo, Rousseau, n'ont plus de secrets pour elle : elle s'en nourrit et s'en inspire parfois.

En effet, la jeune Hélène va commencer à écrire des poèmes dès l'âge de neuf ans. Un événement tragique va provoquer cette rencontre entre son intellect et sa sensibilité qu'elle couchera sur le papier : sa sœur aînée, dont elle a toujours été très proche,

vient de perdre sa fille âgée d'à peine deux ans. Hélène s'était beaucoup occupée de l'enfant et la vision du corps sans vie de sa nièce lui procure un choc. Elle éprouve le besoin d'écrire pour poser ce qui s'affronte en elle : la révolte relative à cette mort injuste, significative de l'absence de Dieu dans le monde des humains et en même temps sa soumission à ce même Dieu. Hélène sera toujours une fervente croyante et ses textes seront souvent imprégnés de cette foi ou de sa culture biblique. Seul son père a pris ses distances avec la démarche du croyant, ce qui restera pour elle un déchirement.

Les thèmes de ses poésies sont la nature avant tout, la mort, l'amour, Dieu. Dans plusieurs de ses textes, on peut lire l'influence des poètes qu'elle connaît et aime : Alfred de Musset dans *L'étoile*, Victor Hugo dans *Troisième rêverie*, Alphonse de Lamartine dans *la Quatrième rêverie*, en tout une soixantaine de poèmes écrits dans sa plus tendre enfance. Elle tient aussi son journal intime dans lequel sont consignés ses pensées mystiques, son regard sur l'actualité politique du pays (elle a dix ans quand éclate l'épisode de la Commune consécutif à la guerre avec la Prusse) et ses méditations sur cette nature qu'elle aime tant, dont elle se sent si proche.

« *Seule avec la nature, du ruisseau qui murmure, j'entends la douce voix ; sur les cailloux humides coulent ces eaux limpides là-bas au fond des bois* » (*Première rêverie*).

« *Au sein des airs, la feuille tourbillonne, et vient tomber dans nos tranquilles eaux ; pour tout l'hiver, l'arbre qu'elle abandonne*

sera privé du doux chant des oiseaux » (*Le départ des oiseaux*).

Elle écrit des vers sur ceux qu'elle aime, sur la situation générale et, plus curieux, sur les prisonniers. Un de ses oncles, pasteur et aumônier de la maison centrale d'Eysses, lui avait un jour fait découvrir ce lieu. Elle y avait rencontré Pierre Sauzé, un prisonnier politique, avec qui elle entretenait une correspondance assidue et qui lui inspira plusieurs poèmes (*Au prisonnier*, *Encore au prisonnier*, *Le captif*, *Le retour de l'exilé*, *Brise du soir*).

Mais tout la ramène à Dieu et à la finalité humaine. Ainsi, écrit-elle dans son journal intime : « *Il me semble que je dois mourir jeune* ». « *Chose étrange ! Toutes les fois que j'entrevois une grande joie pour l'avenir, même un avenir très prochain, je ne puis m'empêcher de penser à la mort. Je me dis que c'est étrange, et pourtant, est-il possible de voir ces disparitions subites si fréquentes sans en être frappée ? Où la mort m'attend-elle ? Je ne sais. Demain, peut-être, le soleil n'éclairera que mon corps sans vie.* » Cette pensée, consignée en janvier 1874, a un caractère prémonitoire : moins de six mois plus tard, la jeune Hélène, à peine rentrée d'un très agréable séjour dans la ville de Sète avec sa sœur, fut prise d'une fièvre typhoïde qui l'emporta.

Quelques mois après, au cours de l'année 1875, son beau-frère, le pasteur Martin, fit publier les poèmes d'Hélène à Montpellier par l'imprimerie centrale du Midi sous le titre *Les éphémères*. Aujourd'hui, l'école primaire de Bourlens porte le nom d'Hélène Courty.

On ignorait au temps des Muses
Le beau système décimal.

Je me demande à quelles ruses
Pour combler leur nombre inégal

Eût pu recourir un poète ?
À moins d'être sorcier, devin,
Pour moi je crois que c'est en vain
Qu'il se fût cassé la tête.

Vrai, sa tâche serait bien facile aujourd'hui
Que la France possède une Hélène Courty.

Poème de Pierre Sauzé,
prisonnier politique
18 novembre 1873

Au prisonnier

Malheureux prisonnier, dans ses murs solitaires,
Tu chantes sur ton luth, le Créateur des cieux,
Et la brise qui passe, enlevant tes prières,
En porte jusqu'au ciel les sons harmonieux

Si mes chants t'ont semblé dignes de tes louanges,
À Dieu seul est l'honneur, à peine j'ai chanté,
Je ne suis que la harpe où, sous la main des anges
Vibre le nom divin sans cesse répété

Ne parle pas des chants que jette ma pensée
Don que Dieu m'a prêté, mais qui n'est pas à moi
Chante plutôt la fleur ou bien l'âme envolée
Ou la sainte cité dont l'Éternel est roi

Chante l'oiseau qui fuit le rameau qui se brise
Un espoir qui s'envole, un doux rêve effacé !
La fleur qui belle encore a ployé sous la brise
Le ciel qui nous attend, ou le bonheur passé !

Moi je ne chante pas afin d'être admirée,
La gloire entraîne et glace ainsi que l'aiglon,
Je ne cherche à gravir la montagne sacrée
Que pour jeter les yeux sur le triste vallon.

Je chante pour le faible, et non les grands du monde
Pour le pauvre isolé, pour l'humble et douce fleur,
La source qui soupire et non le flot qui grande,
Le prisonnier qui pleure, et non pas l'opresseur.

8 décembre 1873

Sabine Sicaud (1913-1928) la sylphide villeneuvoise

Certains ont été de très jeunes génies de la musique mais Sabine Sicaud restera un jeune petit prodige de la poésie, alors que sa « carrière » littéraire fut courte, et pour cause : elle est décédée à quinze ans ! Elle reste un cas unique dans les annales des lettres françaises. Dans le tome II de *La littérature française* publiée par Larousse en 1972, Georges-Emanuel Clancier écrit ceci :

« Parallèlement à l'émancipation sociale de la femme, on voit assez souvent maintes Eurydices se saisir de la lyre d'Orphée. La plus célèbre d'entre elles est sans doute la comtesse Anna de Noailles (1876-1933).
Il faudrait aussi ramener au

jour les poèmes sincères, émouvants, de Cécile Sauvage (1883-1927) et ceux de cette Eurydice morte enfant : Sabine Sicaud (1913-1928) ». Elle a donc atteint le rang des grandes femmes de lettres.

Elle est née le 23 février 1913 au domaine de la Solitude, belle demeure de ses parents, 3 rue Jeanne d'Arc à Villeneuve-sur-Lot ; elle y mourra quinze ans plus tard. Il était courant, jadis, de donner ce nom de Solitude à de grandes demeures, ou même de plus simples habitations, dépendant de communautés religieuses, où l'on pouvait s'adonner à la promenade solitaire et à la retraite spirituelle. On

peut donc imaginer que ce fut le cas autrefois, avant que les parents de la jeune Sabine n'en fassent l'acquisition. De fait, le domaine de la famille Sicaud est doté d'un grand parc où Sabine, très proche de la nature, pourra admirer la faune et la flore dont elle s'inspirera pour écrire.

Elle est issue d'une famille lettrée, aisée et plutôt bourgeoise. Son père, Gaston Sicaud, est né en



Dordogne en 1866. Il est grand et fort, socialiste, proche de Jean Jaurès, avocat, et, à un moment de sa carrière, conseiller de préfecture à Montauban. Il était très serviable et a, bien des fois, tiré de l'embarras certaines de ses connaissances. Il mourra en 1942 d'une hémorragie cérébrale. Sa mère, Marguerite Giret, est originaire de Villeneuve-sur-Lot où elle est née en 1878. Petite et menue, c'est une femme de lettres qui a une vie sociale importante. Elle a été journaliste au *Figaro* et au *Gaulois* notamment et elle écrit des poèmes. C'est donc dans une atmosphère très cultivée et ouverte que Sabine a grandi et évolué.

Ses parents se sont mariés à Villeneuve-sur-Lot le 16 février 1903. C'est seulement huit ans plus tard que naîtra leur premier enfant, Claude, qui deviendra à son tour journaliste, mais mourra

Sabine Sicaud a 12 ans.
sabine-sicaud.com

Le petit cèpe

Va, je te reconnais, jeune cèpe des bois...
Au bord du chemin creux, c'est bien toi que je vois
Ouvrant timidement ton parapluie.
A-t-il plu cette nuit sur la ronce et la thuié ?
Déjà, le soleil tendre essuie
Les plus hautes feuilles du bois...

Tu voulais garantir les coccinelles ?
Il fait beau. Tu seras, jeune cèpe, une ombrelle,
L'ombrelle en satin brun d'un roi de Lilliput !
Ne te montre pas trop, surtout... Le chemin bouge...chut !
Fais vite signe aux coccinelles !

Des gens sont là, dont les grands pieds viennent vers toi.
On te cherche, mon petit cèpe...
Que l'ajonc bourdonnant de guêpes,
Le genévrier et le houx cachent les larges toits
De tes aînés, les frères cèpes,
Car l'un mène vers l'autre et la poêle est au bout !

Voici qu'imprudemment tout un village pousse :
Rouge et couleur de sang, vert et couleur de mousse,
Girofle en bonnet roux,
Chapeaux rouges, verts, blonds, partout,
Les toits d'un rond village poussent !

Depuis l'orange en œuf, le frais pâturon blanc
Doublé de crépon rose,
Jusqu'au méchant bolet qu'on appelle Satan,
Je les reconnais tous, les joyeux, les moroses,
Les perfides, les bons, les gris, les noirs, les roses,
Tes cousins de l'humide automne et du printemps...

Mais c'est pour toi, cher petit cèpe, que je tremble !
Tu n'es encore qu'un gros clou bien enfoncé ;
Ta tête a le luisant du marron d'Inde et lui ressemble.
Surtout, ne hausse pas au revers du fossé
Ta calotte de moine ! on te verrait... je tremble.

Moi, tu le sais, je fermerai les yeux.
Exprès, je t'oublierai sous une feuille sèche.
Je t'oublierai, petit Poucet. Je ne puis, ni ne veux
Être pour toi l'Ogre qui rêve de chair fraîche...
Je passerai, fermant les yeux !

Dans mon panier, j'emporterai quelques fleurs, une fraise...
Rien, peut-être...Mais toi, sur le talus,
À l'heure où les chemins se taisent,
Levant ton capuchon, tu ne nous craindras plus !

Brun et doré, sur le talus,
Tu t'épanouiras en coupole si ronde,
Si large, que la lune en marche – une seconde –
S'arrêtera pour te frôler de son doigt blanc. La nuit
Se fera douce autour de toi, bleue et profonde.
Mignonne hutte de sauvage – table ronde
Pour les rainettes dont l'œil jaune et songeur luit,
Mon cèpe ! tu ne seras plus un clou dans l'herbe verte,
Mais un pin-parasol dans l'ombre où se concertent
Les fourmis qui, toujours, s'en vont en longs circuits ;
Tu seras une belle tente, grande ouverte,
Où les grillons viendront chanter, la nuit...



Jury et lauréats du concours
Jasmin d'argent 1924, Médiathèque municipale
Agen. Droits réservés

prématurément à l'âge de 38 ans. Marguerite Giret-Sicaud n'avait pas vraiment la fibre maternelle lorsqu'elle s'est mariée, cependant, elle va consacrer son temps à l'éducation de ses deux enfants et sera une bonne mère, quelque peu exclusive. Elle fait venir à La Solitude des précepteurs pour les instruire, elle leur donne accès à sa riche bibliothèque. On recevait beaucoup, chez les Sicaud, des amis et des connaissances venus de toute part, et même d'autres continents. C'était une forme d'enrichissement et d'ouverture différents pour les enfants qui assistaient aux conversations et dont la curiosité était insatiable.

Dans le sillage de sa mère, Sabine va s'essayer à la poésie dès l'âge précoce de six ans en griffonnant ses premiers vers sur les agendas publicitaires de son grand-père. Elle y évoque avant tout son environnement familial. Encouragée par sa mère, elle remplit de petits carnets de prose, de vers libres puisqu'elle s'affranchit souvent des règles de versification et épanche ainsi son cœur sur le papier. Si l'on trouve dans sa prose une écriture très mature et juste, il n'en demeure pas moins que c'est la sensibilité d'une enfant qui s'exprime. Sa poésie est également plaisante pour sa fraîcheur.

À peine entre-t-elle dans la fleur de l'âge que c'est la consécration pour

elle : en 1924, avec son poème intitulé *Le petit cèpe* (lire page 47), elle obtient le deuxième prix du Jasmin d'argent, concours de poésie en langue française ou occitane, dont le jury, cette année-là, était co-présidé par l'académicien Marcel Prévost. La poétesse Anna de Noailles y était aussi présente. La découverte de ce jeune talent a pour eux quelque chose d'extraordinaire. Dans son discours de remise des prix, Marcel Prévost évoqua même ses doutes quant à la « maternité » du poème. On raconte que Marcel Prévost, ou un autre, pensant que cette écriture était celle de sa mère, demanda à Sabine Sicaud d'écrire sur le champ un poème sur le chat. Elle s'exécuta sans aucun complexe, le doute ne fut alors plus permis. Le philosophe Roland Barthes, dans son ouvrage *Mythologies* de 1956, la compara à Minou Drouet, enfant de huit ans à l'époque, qui connut également un succès précoce et dont l'authenticité de l'œuvre fut mise en doute.

En 1925, âgée de douze ans, elle remporte le premier prix des Jeux floraux de France avec le poème intitulé *Matin d'automne*, écrit trois ans auparavant. Elle remporte trois autres prix cette année-là avec ses poèmes *La rose bleue*, *La chatte et son fils*, *Le cytise*. La comtesse Anna de Noailles la prend alors sous sa protection et la surnomme « le petit elfe ». En

1926, Anna de Noailles écrira la préface du recueil *Poèmes d'enfant* qui reprend vingt-neuf poèmes de la jeune Sabine. Elle présente notamment l'œuvre de sa protégée avec ces mots : « *Les poèmes de l'enfant prodige sont chargés de savoir et tressautent de ruses charmantes... Elle raconte, et son chant qui danse, ne craint pas les pirouettes de l'elfe. La nature et la vie nous sont livrées par cette enfant avec une gentillesse et un talent extrêmes* ». Cette édition sera revisitée en 1958 par un ami intime de la famille, François Millepierre, qui y ajoutera une cinquantaine d'autres poèmes du petit elfe et publiera sous le titre *Les poèmes de Sabine Sicaud*.

Certains poèmes ont pu naître sous l'influence de ses auteurs favoris : Émile Verhaeren, Maurice Maeterlinck, Paul Verlaine, Maurice Rolliat, Jean Rostand, Valéry Larbaud, Anna de Noailles et Marie Noël. Précisément, dans les poèmes de souffrance de la jeune Sabine, peut-on lire, peut-être, d'une part comme une réponse à Anna de Noailles pour son recueil *L'honneur de souffrir* publié en 1927 et, d'autre part, comme un écho à la poésie d'une grande portée émotive et humaine de Marie Noël.

Malheureusement, les événements vont mettre un terme à cette délicate poésie. En 1927, Sabine se blesse au pied au cours d'une baignade dans le Lot. Cette blessure se transformera

en ostéomyélite qui lui fera vivre de grandes souffrances physiques et lui arrachera des cris de douleur : « *Ah, laissez-moi crier, crier, crier... Crier à m'arracher la gorge ! Crier comme une bête qu'on égorge, comme le fer martyrisé dans une forge [...] J'ai besoin de crier jusqu'au bout de ce qu'on peut crier...* » (extrait de *Ah ! Laissez-moi crier*), « *Au bois des Oliviers, Jésus de Nazareth pleurait, enveloppé d'une moins lourde nuit que celle où je descends. Il fait noir, tout est laid, misérable, écœurant, sinistre... Vainement, vous tentez en passant un absurde sourire auquel nul ne se prend* » (extrait de *Aux médecins qui viennent me voir*). Sabine Sicaud, ayant refusé les soins médicaux à Bordeaux, va endurer de terribles souffrances pendant une année et s'éteindre le 12 juillet 1928.

Son œuvre a dépassé les frontières de l'Hexagone puisqu'elle est connue en Belgique, en Angleterre, aux États-Unis, au Portugal, au Québec. Mais sa mère, décédée en 1959, avait souhaité, dans son testament, que tout document (correspondance, notes, textes, etc.) soit détruit à sa mort et il est fort regrettable que ces archives privées se soient envolées en fumée. Il est à noter que la bibliothèque municipale d'Agen consacra une exposition à Sabine Sicaud en 1978 et que l'année 1989 a vu la création d'un prix de poésie Sabine Sicaud. Une rue de Villeneuve-sur-Lot porte son nom, ainsi qu'une école à Soubirous (Communauté d'agglomération du Grand Villeneuve) et une école primaire à Castelsarrasin (Tarn-et-Garonne).

Domaine de La solitude à Villeneuve-sur-Lot, s.d., carte postale, Médiathèque municipale Agen. Droits réservés



Quand je serai guérie

Filliou, quand je serai guérie,
Je ne veux voir que des choses très belles...

De somptueuses fleurs, toujours fleuries ;
Des paysages qui toujours se renouvellent,
Des couchers de soleil miraculeux, des villes
Pleines de palais blancs, de ponts, de campaniles
Et de lumières scintillantes... Des visages
Très beaux, très gais ; des danses
Comme dans ces ballets auxquels je pense,
Interprétés par Jean Borlin. Je veux des plages
Au décor de féerie,
Avec des étrangers sportifs aux noms de princes,
Des étrangères en souliers de pierreries
Et de splendides chiens neigeux aux jambes minces.

Je veux, frôlés de Rolls silencieuses,
De longs trottoirs de velours blond. Terrasses,
Orchestres bourdonnant de musiques heureuses...
Vois-tu, Filliou, le Carnaval qui passe ?
La Riviera débordante de roses ?
J'ai besoin de ne voir un instant que ces choses
Quand je serai guérie !

J'aurai ce châle aux éclatantes broderies
Qui fait songer aux courses espagnoles,
Des cheveux courts en auréole
Comme Mae Murray, des yeux qui rient,
Un teint de cuivre et l'air, non pas d'être guérie,
Mais de n'avoir jamais connu de maladie !

J'aurai tous les parfums, les plus rares qui soient,
Une chambre moderne aux nuances hardies,
Une piscine rouge et des coussins de soie
Un peu cubistes. J'ai besoin de fantaisie...

J'ai besoin de sorbets et de liqueurs glacées,
De fruits craquants, de raisins doux, d'amandes fraîches.
Peut-être d'ambroisie...
Ou simplement de mordre au cœur neuf d'une pêche ?

J'ai besoin d'oublier tant de sombres pensées,
Tant de bols de tisane et d'heures accablantes !
Il me faudra, vois-tu, des choses si vivantes
Et si belles, Filliou... si belles – ou si gaies !

Nul ne sait à quel point nous sommes fatiguées,
Toutes deux, de ce gris de la tapisserie,
De l'armoire immobile et de ces noires baies
Que le laurier nous tend derrière la fenêtre.

Tant de voyages, dis, de pays à connaître,
De choses qu'on rêvait, qui pourront être
Quand je serai guérie...

zoom sur...

L'enfant poète

Primée pour *Le petit cèpe*, elle a aussi beaucoup impressionné l'écrivain Marcel Prévost et d'autres auteurs parmi ses contemporains comme Anna de Noailles avec des poèmes tels que *Fafou*. Nombreux sont les textes dans lesquels elle prête sa voix aux animaux (*La chèvre*, *Diégo le cheval*) ou aux végétaux (*La bruyère*, *Le tamaris*, *La châtaigne*...). Plus tard, elle s'attache à d'autres thèmes (*La paix*, *Le cinéma*) et crée toute une série sur les chemins : *Chemins de l'Est*, *Chemins de l'Ouest*, *Le chemin de Dieu*, *Le chemin de crève-cœur*, *Le chemin de l'amour*, *Le chemin du guerrier*...

À l'été 1927, à la suite d'une baignade dans le Lot, elle souffre d'une plaie mal soignée qui s'est infectée et qui finira par l'emporter en juillet 1928. Confrontée à une terrible souffrance tout au long de l'année, elle vit un véritable enfer et écrit, lorsque le mal lui donne un peu de répit, des textes d'une sensibilité impressionnante, d'une beauté incontestable, d'une force et d'une maturité étonnantes. En outre et malgré le calvaire qu'elle subit, certains poèmes ne sont pas dépourvus d'une forme d'humour. Ainsi, face à l'impuissance des médecins, elle ironise « *Ne cherchez donc pas dans vos livres ! Est-il si compliqué de vivre ? Quel mal ils m'auront fait ces tristes médecins... Tant de drogues, de piqûres, et si peu de savoir ?* »

L'adolescente surdouée intervient parfois sur un autre registre : « *Un médecin ? Mais alors qu'il soit beau ! Très beau. D'une beauté non pas majestueuse, mais jeune, saine, alerte, heureuse !* »

Elle ose même répondre au texte *L'honneur de souffrir* d'Anna de Noailles avec le poème *Douleur*, je vous déteste. Le plus poignant est peut-être un de ses derniers poèmes *Quand je serai guérie* (lire ci-contre) qui peut rappeler le *Je voudrais pas crever* de Boris Vian ou *Le temps qui reste* de Jean-Loup Dabadie chanté par Serge Reggiani. Mais, jamais elle ne guérit. Après avoir écrit quelques dernières pages, elle meurt dans le domaine de La Solitude à Villeneuve-sur-Lot, le 12 juillet 1928, à l'âge de 15 ans.

Sabine Sicaud et Anna de Noailles, lors de la remise des prix des Jeux Floraux de France. sabine-sicaud.com



Femmes auteures
et illustratrices
d'aujourd'hui

Femmes auteures et illustratrices d'aujourd'hui

Au fil des siècles, la littérature a évolué. Elle est passée d'un mode oral à un mode écrit. Elle a revêtu et revêt différentes formes : chanson de geste, roman courtois, fable, poésie, essai, roman d'aventures, théâtre, opéra, roman policier, de fiction, thriller, roman fantastique, bande dessinée, illustration... Pour adulte ou pour jeune. Réaliste ou surréaliste... De fiction ou de terroir... Pour réfléchir ou pour se vider la tête. Pour se faire peur ou pour être intrigué... La littérature d'aujourd'hui est diverse, plurielle et féminine. Les femmes prennent la plume et se livrent en écriture ou en dessin et surtout sans complexe.

Pendant tout le XX^e siècle en France, les femmes vont devenir un véritable phénomène culturel : Françoise Sagan, Simone de Beauvoir et Marguerite Duras affolent la morale publique, Nathalie Sarraute invente le nouveau roman, Pauline Réage et Régine Deforges font entrer les femmes dans le genre littéraire libertin, voire érotique, et féministe. Les verrous sautent, et désormais elles écrivent ce qu'elles veulent, sur tous les sujets - des plus légers aux plus durs - et sans complexe. Elles ont ouvert la voie aux femmes de lettres du XXI^e siècle. Que leur ton soit narratif, romantique, sensuel, explicite,

elles manient et manipulent les mots à leur guise et jouent parfois avec l'humour noir, l'absurde et le quiproquo comme l'agenaise Claire Giuseppi dont les pièces de théâtre sont jouées à Paris. Elles sont les égales des hommes. Elles réussissent à investir à peu près tous les genres d'expression littéraire : de la poésie en passant par le théâtre ou encore le polar ou le fantastique.

Fred Vargas est d'ailleurs passée maître dans le domaine des romans policiers, domaine longtemps sous la coupe des plumes masculines. Certains de ses livres ont même été adaptés au cinéma et à la télévision. Amanda Sthers est, quant à elle, une artiste prolifique qui enchaîne les succès littéraires. Elle écrit aussi bien des romans que des pièces de théâtre. Elle est également scénariste pour la télévision et a notamment travaillé sur la série *Caméra Café*. Alice Zeniter se distingue en étant romancière, traductrice, scénariste, dramaturge. Avec son quatrième roman, elle obtient le prix Goncourt des lycéens en 2017.

Du côté de la bande dessinée, il faut compter sur Diane Le Feyer pour mettre en dessins la série des *Mortelle Adèle*. Elle s'illustre dans la presse enfantine, la BD,

elle participe à des séries TV, pub... Toujours dans ce domaine de la BD, Catherine Meurisse est la première femme de cet art à devenir membre de l'Académie des beaux-arts en 2020. Elle a notamment été rédactrice et dessinatrice pour *Charlie Hebdo* de 2005 à 2016. Le fameux 7 janvier 2015, elle arrivera en retard à la conférence de la rédaction... Un an plus tard, elle abandonne le dessin de presse pour se consacrer à la bande dessinée. Beaucoup d'illustratrices du département ont, quant à elles, choisi de mettre leur talent au service de l'édition jeunesse.

Les auteures et les illustratrices lot-et-garonnaises travaillent bien évidemment avec des maisons d'édition. Certaines sont éditées par des poids lourds nationaux

comme les éditions Milan, Didier jeunesse ou Grasset (c'est le cas de Cécile Hudrisier) ou par des « labels », émanation de grands groupes, comme Moissons noires qui appartient aux éditions La geste (éditeur, diffuseur et distributeur sur les régions de l'Ouest de la France) à l'instar de Laure Rollier. Mais d'autres ont choisi des maisons d'édition locales. Par exemple, Juliette Armagnac travaille avec la structure professionnelle Arphilvolis à Prayssas. Caroline Courtois a choisi une structure associative de Layrac pour éditer ses deux tomes des *Chroniques des cinq royaumes* : les éditions des Petits papiers. Bon nombre d'écrivaines choisissent aussi l'auto-édition ou les éditions numériques. De nos jours, le choix est large et permet de toucher tous les publics.



Illustration de Cécile Hudrisier

Juliette Armagnac, née avec une feuille et des crayons à la main

Coll. part. Juliette Armagnac



Ce qui caractérise le mieux Juliette Armagnac c'est sa combativité. Elle sait ce qu'elle veut et avance malgré les obstacles de la vie. Elle est née le 31 mai 1981 à Agen d'une mère célibataire. Fille unique dans une famille modeste, elle s'occupe avec un rien. Il n'y a pas la télévision alors elle crayonne, tout, tout le temps. Ses proches disent qu'elle « est née avec une feuille et des crayons à la main ». Il faut dire que tout le monde autour d'elle est bricoleur ou créatif. Sa mère dessine et note dans un carnet les rêves de la petite Juliette : le fameux Carnet des rêves qui prendra tout son sens, bien plus tard, en 2018...

Au moment de l'orientation scolaire en 3^e, elle choisit la filière technique alors que tous ses profes-

seurs la poussent à poursuivre dans le général et à choisir la filière littéraire et les arts plastiques. Avec le soutien et les encouragements sans faille de sa mère, elle persiste et intègre une section technique industrielle (STI), option arts appliqués à Toulouse. « Ce sont seulement trois lignes dans un manuel du CIO qui ont attiré notre attention. Nous nous sommes renseignées et nous avons participé à des journées portes ouvertes. J'avais trouvé ma voie. Je voulais mettre le dessin au service de quelque chose. » Cela aurait pu être dans les métiers de l'architecture, du paysage, de la publicité, du packaging...

Le champ des possibles est alors vaste : « c'était époustouflant ! », lance-t-elle. Après son bac arts appliqués en 1999, elle monte à Paris pour des études d'illustration à l'école Estienne. C'est dur. Elle navigue chez l'un, chez l'autre. Ses bourses ne sont pas suffisantes pour lui permettre de prendre un appart. Et puis, quelques mois seulement après son arrivée à la capitale, sa mère décède. « Me voilà orpheline... » Alors comme pour réparer des injustices, le destin met sur son chemin des personnes bienveillantes qui lui apportent soutiens financier, matériel et moral. « Les Soroptimist d'Agen m'ont soutenue en m'accordant une bourse d'étude mensuelle durant plusieurs années. L'école Estienne m'a permis de me loger à moindre frais. La fondation Salvé m'a également attribué une

Juliette Armagnac réalise des illustrations pour la revue *Le Citron* (photo Kelly Photographie)

bourse en tant qu'orpheline et la fondation Valle, une aide aux métiers d'art pour mes résultats. »

Elle travaille dur pour s'en sortir et garde le cap qu'elle s'est fixée. « Il fallait être à la hauteur des aides et de la confiance qu'on me donnait. » Rien ne l'arrête. Elle chemine déterminée vers son objectif. Elle ressent le besoin, tout en faisant ses premiers travaux pour l'édition, d'élargir davantage ses connaissances et ses compétences. DMA (Diplôme des métiers d'art) illustration en poche en 2001 avec la mention « Excellent », elle regarde vers le théâtre et obtient un Deug arts du spectacle (mention « Bien » en 2002) et deux ans plus tard une licence professionnelle encadrement d'ateliers de pratique théâtrale (mention « très bien »). « C'est là que j'ai appris à encadrer et animer des ateliers. » Puis en 2007, elle est lauréate du prix des Métiers d'art des Rotary club Agen la Garenne et International



district 169. Théâtre, écriture dramaturgique, scénographie, marionnettes, etc., toutes ses formations et expériences bouleversent sa vision de l'illustration. Elle conçoit l'image d'une manière nouvelle. Non plus comme un simple dessin sur une surface plane, mais comme une fenêtre ouvrant sur tout un monde de signes, un monde où l'imaginaire de chacun a sa place. C'est une manière de communiquer une idée, une information, une philosophie.

De retour à Agen, elle travaille notamment avec le CEDP47 paysage et médiation pour mettre en dessin des paysages, pour les expliquer de manière simple. « Je rends visible ce qu'on ne voit pas forcément. » Pour y arriver, elle photographie le réel et le transpose dans l'imaginaire grâce à ses crayons ou stylos bille, à l'encre de Chine, à l'acrylique ou encore grâce à l'infographie. Elle travaille aussi régulièrement avec la revue lot-et-garonnaise *Le Citron* pour laquelle elle réalise des illustrations pour divers reportages : « Saga maraîchère », « Les détrivores », « Jardiner la ville »...



Juliette, enfant, lisant déjà des livres. Les deux poupées en chiffon derrière elle sont faites maison. (Coll. part. Juliette Armagnac)



Illustration imagine le meilleur des livres tirée de l'exposition participative « Imagine ». © Juliette Armagnac

leur intérêt. Alors, elle demande à son entourage de tester, de donner son avis... Et seulement ensuite, elle donne naissance à son idée. « Lorsque je suis devenue maman et que j'ai eu des difficultés pour endormir mes enfants, je me suis rappelée le Carnet des rêves de ma mère. Alors, j'ai voulu travailler sur le songe et le sommeil. Pour aider les enfants à rejoindre confiants le monde des rêves, rien de tel que de créer sa propre histoire... » Son projet actuel porte sur l'imaginaire et l'imagination. « Imagine » sera une exposition participative, soutenue par l'Alca (Agence livre, cinéma, audiovisuel de Nouvelle-Aquitaine) Il s'agira d'une série de tableaux à compléter. « Chacun pourra terminer le dessin comme il l'entend. » L'espace inachevé pourra être complété à l'infini, sa surface étant effaçable. Elle travaille aussi actuellement sur un conte musical dessiné sur le rêve et une bande dessinée...

Elle crée des images où les lumières, les cadrages, les décors prennent une signification pour mettre en valeur un texte. Elle n'illustre pas pour « décorer », mais bien pour proposer un regard sur un texte ou une idée. Ses créations ne paraphrasent pas le texte, elles démultiplient les possibilités de sens. « Et chacun est libre de les interpréter à sa manière », avec son imaginaire, son vécu, ses besoins du moment... Il est important que le lecteur s'approprie ses images et trouve sa place dans l'univers que Juliette construit.

Sa dernière œuvre, *Sôm Sôm*, est un triptyque autour du rêve : un livre-atelier édité par Arphilvolis à Prayssas (lire pages 70-71), une exposition au musée d'Agen et des interventions dans les écoles. « Ce projet a mûri plusieurs années. Je voulais être certaine qu'il soit utile. » Car Juliette ne crée pas pour créer. Il faut que les lecteurs y trouvent leur compte, y voient

Illustration tirée de l'œuvre *Sôm Sôm* portant sur le rêve. © Juliette Armagnac



Pauline Roland, traits heureux

Agenaise pure souche, la dessinatrice s'est imposée en quelques années comme une valeur sûre de la bande dessinée, au rayon enfants-ados.

Pauline Roland, c'est un peu l'histoire de la tarte Tatin. Un « échec » réussi : elle se vouait au cinéma (« d'animation, en 2 D »), la voilà devenue princesse au royaume de la bédé jeunesse. Comme un clin d'œil à cette autre princesse, celle « qui n'aimait pas les princes » et qui donne son titre à l'un des dix-sept opus de cette désormais fameuse série, du *Chat qui n'aimait pas les poils* à *La Petite souris qui n'aimait pas les dents*. Un authentique conte de fées éditorial, en témoignent ces rayonnages de plus en plus interminables dédiés à la série dans les rayons jeunesse de toutes les bonnes librairies. Comme chez Martin-Delbert à Agen, à la maison quoi, où elle revient si volontiers dédicacer ses livres (elle vit aujourd'hui à Port-la-Nouvelle).

L'histoire n'était pourtant pas écrite d'avance. Son père dirigeait l'entreprise familiale, les vénérables stores Rolland (« avec 2 L, eh oui ! ») qui ont longtemps eu pignon sur la place du Pin, à l'emplacement de l'actuelle Galerie Graal, et sa mère dirigeait l'école Joseph-Bara. Pauline, elle, dessinait « comme tous les enfants bien sûr, sauf que je me suis rendue compte assez vite que mes dessins plaisaient aux copains, et aussi aux adultes ». Au collège Dangla puis au lycée Palissy, elle est l'une de celles « auxquelles on



Droits réservés

demande de faire ses devoirs d'arts plastiques », s'amuse-t-elle. « Le dessin tenait déjà une grande place dans ma vie même si je n'imaginai pas en faire un métier. J'étais vraiment fascinée par l'univers de la bédé, les cartoons, Walt Disney. Je disséquais les images, les plans, les expressions... »

Après le bac, une année de prépa aux Beaux-arts de Toulouse, puis quatre à Poitiers d'où elle ressort diplômée en poche, mais un peu déboussolée. « Mes quelques expériences en immersion dans l'univers de l'animation m'ont convaincue que j'étais plutôt faite pour travailler seule... » Ce qui est plutôt compliqué dans le milieu du film, œuvre collective s'il en est.

Mais pendant ces années d'apprentissage du septième art, le dessin pur et dur ne l'a jamais quittée. « Les



réseaux sociaux prenaient de l'ampleur, surtout Facebook, et je publiais régulièrement des dessins de presse, pour un public adulte, des trucs parfois très crus, et je voyais que ça prenait... » Une petite communauté de fans se crée autour de son trait « assez rond, cartoon, élastique », comme elle dit.

Et de clic en aiguille, des éditeurs la repèrent : en 2014, elle est contactée par le groupe Steinkis, une « fédération » d'éditeurs indépendants qu'elle intéresse pour ses éditions jeunesse, puis peu de temps après par la prestigieuse maison Delcourt. Résultat des courses, moins de huit ans plus tard, dix-sept « qui n'aimait pas », et sept albums chez Delcourt pour la série des *Lila*, une longue fresque de l'enfance à l'adolescence. Deux cartons « à quatre mains » réalisés avec sa fidèle complice Séverine de La Croix, qui signe les textes. Tout ça

en menant en parallèle des projets plus personnels et assez éloignés de l'univers jeunesse, comme cette collaboration avec Jean Dujardin et le réalisateur de *Brice de Nice 3* pour un album autour des aventures de l'inénarrable surfeur niçois.

Elle se dit très touchée quand des parents la remercient, que ce soit pour ces jolies petites histoires du soir qu'elle enlumine ou pour toutes ces questions délicates que permet d'aborder en douceur la série des *Lila* cette petite fille qui grandit d'épisode en épisode, « des nénés qui poussent aux premières règles qui surviennent ».

Des bataillons de papas divorcés, notamment, voient un cadeau providentiel dans ce pendant féminin du fameux *Zizi sexuel* de Titeuf. Parce que *Lila*, « c'est une jeune fille avec une forte personnalité, elle a un côté un peu garçon manqué, elle est très sportive, elle n'a pas peur de se salir, veut devenir astronaute et adore la nature, et elle est parfois un peu montrée du doigt pour ça, mais c'est quelqu'un de très libre, que ses parents encouragent à aller dans ce sens... ».

Une arme assez redoutable contre les clichés, et une façon subtile et drôle de promouvoir la cause des femmes... en devenir. Pour le devenir de Pauline Roland, de toute manière, on ne vous fait pas un dessin, elle s'en charge.



Les « fouilles archéologiques » sur Louis Ducos du Hauron

C'est une bande dessinée parue en 2020 signée Pauline Roland (et Marine Gasc côté scénario) qu'on se plaît à feuilleter sur ces rives du Lot et de la Garonne : *Louis Ducos du Hauron*, cyan, jaune, magenta, soit la vie et surtout l'œuvre de cet Agenais qui inventa la photographie en couleurs, et auquel la postérité ne rendit pas hommage. La vie, « ou plutôt ce qu'on en connaît », nuance la dessinatrice. « Car il y a des périodes de sa vie qu'on ne connaît que par bribes, son enfance en particulier, donc c'était un peu un travail d'équilibristes entre nos recherches documentaires aux Archives, une expérience passionnante, et la liberté scénaristique qui nous était laissée, du moment que ça restait compatible avec la réalité historique. »

Soutenu par le Conseil départemental, le projet a été initié par l'association des Amis de Louis Ducos du Hauron qui a lancé un appel à projet pour la réalisation d'une bédé, à l'occasion du centenaire de sa mort. « Et on m'a fait savoir que, moi qui étais Agenaise, ce serait bien que je sois candidate ! », s'amuse Pauline Roland. Bingo !

L'affaire s'est étalée sur plus d'un an et demi. « Le plus chouette, c'est quand nous nous sommes rendues avec des membres de l'association au Musée de la photographie de Châlons-sur-Saône, où nous avons été épaulées par un spécialiste, Joël Petitjean qui nous a donné accès à des documents précieux, comme des essais de photos de Ducos du Hauron ou des carnets de croquis. » Une façon bien à elle de bichonner ses racines lot-et-garonnaises.



Louis Ducos du Hauron, cyan, jaune, magenta, 80 pages, édité par l'Association des Amis de Louis Ducos du Hauron, disponible dans une dizaine de points de vente du département (liste sur ducosduhauron.com)

Cécile Hudrisier, plasticienne et illustratrice

Cécile Hudrisier est née en mai 1976 à Villeneuve-sur-Lot. Aujourd'hui, elle vit à Toulouse et travaille pour la presse et l'édition.

Petite, elle adorait déjà dessiner et passait des heures à découper des catalogues pour faire des collages. C'est donc naturellement qu'elle se tourne vers des études d'arts plastiques. Une fois diplômée d'une maîtrise obtenue à l'université de Toulouse-Le Mirail en 1999, son envie de jouer avec les mots et son besoin de fantaisie l'incitent à se diriger vers l'illustration jeunesse. Son premier ouvrage *Gégé et les moutons* est édité l'année suivante par Didier jeunesse. Elle évoque là, avec finesse, les ambivalences du désir de grandir. « *Gégé est un géant, et un géant tout le monde le sait, c'est très grand, donc encombrant. Alors, il n'ose pas bouger de peur d'écraser la moindre fourmi. Puis, il s'endort et compte les moutons...* », explique Cécile, sans dévoiler la fin. Cet album est réussi et suscite de nombreuses questions de la part des jeunes lecteurs ou auditeurs, car bien souvent le texte est lu par maman ou papa qui doivent répondre aux inlassables « *Pourquoi ?* ». Objectif atteint donc pour ce livre : entraîner l'enfant dans l'univers des personnages !

Après ce premier succès, les albums se succèdent, principalement chez Didier jeunesse, mais aussi aux éditions Milan, Thierry Magnier et Grasset¹. À l'heure actuelle, l'œuvre

de Cécile est riche de soixante-quinze ouvrages. Parfois, elle signe les textes, mais la plupart du temps, son travail consiste à illustrer les textes des autres : Pierre Delye, Agnès Domergue... Son style séduit car, bien souvent, ses dessins ne sont pas de simples dessins ! Elle adore travailler à l'aquarelle ou aux crayons, mais lorsqu'elle travaille en volume, comme par exemple pour *La grosse faim de P'tit Bonhomme*



Cécile Hudrisier dans son atelier.
(Coll. part. Cécile Hudrisier)

(paru chez Didier jeunesse), ses illustrations s'apparentent à des maquettes : la plasticienne-bricoleuse fabrique ses décors en carton, elle « pistocolle » des morceaux de bois pour créer une échelle, effiloche un peu de corde pour créer la crinière du cheval... Ce travail donne à ses planches un relief incroyable et

Illustration de *La grosse faim de P'tit Bonhomme* en cours de réalisation
(Coll. part. Cécile Hudrisier)



nécessite donc l'intervention d'un photographe professionnel.

Son univers séduit et amuse petits et grands. Ses illustrations sont joyeuses, pleines d'humour, douces et transportent le lecteur dans un imaginaire toujours chaleureux et bienveillant. Les parents ne se lassent pas de feuilleter les albums et de commenter les dessins avec leurs enfants. Ils fourmillent en effet de détails rigolos. D'autres albums proposent des aquarelles plus poétiques et énigmatiques. Chaque page mérite des arrêts, plus ou moins longs. Et, chacun le sait, le lendemain rebelote avec d'autres questions et interprétations ! C'est bien là la fonction d'un livre qu'on lit ou qu'on écoute. En effet, Cécile illustre aussi des livres musicaux,



comme *Comptines pour...* (chanter le Far West, faire la fête, chanter en anglais...) ou *Mon petit livre sonore*.

Actuellement, elle continue à illustrer de nombreuses histoires et articles dans les magazines pour enfants, et elle prépare aussi un nouveau projet avec son acolyte, le conteur Pierre Delye.

Cécile Hudrisier en séance de dédicaces.
(Photo Agnès Domergue)



¹ Ses ouvrages sont principalement édités par Didier jeunesse : *La grosse faim de P'tit Bonhomme*, *La moufle*, *P'tite Pousse*, *La petite poule rousse...* ; par Thierry Magnier : *Il était une fois*, *Contes en haïkus...* ; par Milan : *Vive les filles !* et par Grasset jeunesse : *L'herbier philosophe...* Ils sont disponibles sur commande, dans toutes les librairies.

Laure Rollier, la touche-à-tout au grand cœur !

Laure Rollier est née en août 1982 à Agen. Fidèle au Lot-et-Garonne, elle y trouve la sérénité et la tranquillité nécessaires à l'écriture. Il est difficile de la classer dans une catégorie ou un genre littéraire en particulier, car elle passe de la poésie au blog, du feelgood¹ au thriller... Elle est aussi parolière et ne manque pas de projets. Cette passionnée par les mots, dans leur ensemble, déteste que l'on enferme les gens dans des cases, alors « être inclassable est quelque chose qui me convient à merveille ».

Son histoire avec la littérature débute au lycée.

« Je participais à tous les concours littéraires que je trouvais. Ce n'est qu'en 2016 que j'ouvre mon blog afin de faire connaître de manière originale le roman que

je venais d'écrire. » Là, elle publie tous les mardis un des trente-deux chapitres de son livre alors inédit *Ce que tu ne sais pas*, et propose aux lecteurs la possibilité de faire un don à l'association « Tout le monde contre le cancer » après leur lecture. Durant plus de quatre mois,

elle tiendra en haleine ses premiers lecteurs, toujours plus nombreux à chaque rendez-vous. « Au début, c'étaient des proches, des membres de la famille. Puis au fil du temps, il y a eu des inconnus. Le dernier mois, quelque 8 000 personnes lisaient le blog ! »

Elle prend alors confiance en elle et en son travail d'écriture. Forte de cette visibilité et relative notoriété, elle s'inscrit en février 2017 au Mazarine book day² avec *Hâte-toi de vivre !* « C'est une histoire pour se reconstruire, qui fait du bien. Elle mêle amour, amitié et secrets de famille. » Ce premier roman séduit unanimement le jury du concours. Tout va ensuite très vite.

L'ouvrage est édité par Mazarine en février 2018 et il sort en livre de poche en 2019. La même année, elle publie *Nous étions merveilleuses*. « Je me suis inspirée de mon groupe d'amies. Il y a beaucoup de vrai dans ce livre. Les liens indélébiles noués à l'adolescence. Les choses qu'on regrette de ne pas avoir faites à 18 ans... C'est



© Coll. part. Laure Rollier

un peu un livre nostalgique... Et je prépare la suite. » Cette confiance va certainement ravir ses fans !

En 2021, elle s'attaque au thriller psychologique. « Je les apprécie tout particulièrement. Polar et thriller font partie de mon univers. J'en ai toujours lu et écrit. Lorsque j'étais lycéenne, j'écrivais des textes inspirés de l'univers d'Agatha Christie », avoue-t-elle. Avec *Le disparu de Nantucket*, méticuleuse et soucieuse du détail, Laure fait des recherches et s'immerge dans le monde de la police et de la gendarmerie. Ensuite, son mode opératoire est toujours



le même : « Je m'enferme trois à six semaines et j'écris. Ensuite, je laisse l'histoire de côté quelques mois pour au final la reprendre et la finaliser ». C'est exactement ce qu'elle a fait pour son dernier opus, *L'ombre du lac*, sorti début 2022³. « Il s'agit d'un huis clos où la fiction se mélange à la réalité et dans lequel les mystères du passé viennent rattraper le présent pour le bouleverser... » Elle n'en dira pas plus...

Prolifique, Laure travaille aussi sur plusieurs projets, comme un album jeunesse qui « devrait voir le jour d'ici quelques mois ». Elle écrit également des textes, des chansons, qu'elle aime diffuser sur son compte Instagram. Le moins qu'on puisse dire c'est que Laure ne manque pas d'idées.



¹ Feel good (se sentir bien) : registre qui désigne une œuvre culturelle dont la caractéristique principale est de donner un sentiment de bonheur. Les livres dits feel good se lisent facilement et ne demandent pas de réflexion particulière.

² Rendez-vous incontournable pour tous les autrices et auteurs en devenir, le Mazarine book day est organisé par les éditions Mazarine depuis 2016. L'instant d'un après-midi à Paris, ils présentent leur ouvrage en dix minutes à trois jurys professionnels composés des éditeurs Mazarine, de libraires et de blogueurs spécialisés. En 2017, c'est Laure Rollier qui séduit les jurys avec *Hâte-toi de vivre !* publié par la suite chez Mazarine en 2018, et qui connaîtra une nouvelle vie au Livre de poche l'année suivante.

³ Sa bibliographie : *Hâte-toi de vivre*, Le Livre de Poche (parution le 2 octobre 2019) ; *Tout ce qu'il me reste*, Librinova (parution 15 avril 2020) ; *Nous étions merveilleuses*, Le Livre de Poche (parution 7 avril 2021) ; *Le Disparu de Nantucket*, Éditions Moissons noires (parution 9 juin 2021) ; *L'ombre du lac*, Éditions Moissons noires (parution 12 janvier 2022)

Claire Giuseppi, une créatrice à l'humour décapant



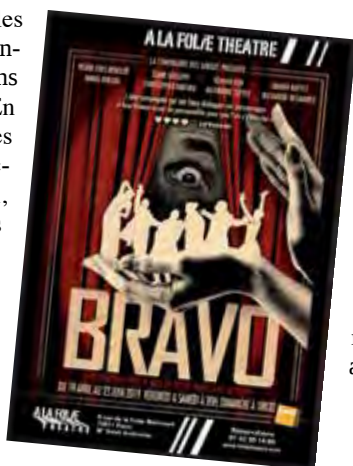
© Coll. part. Claire Giuseppi

Claire Giuseppi est née en 1990 à Agen. Dès son plus jeune âge, elle développe un goût aigu pour l'humour, et plus particulièrement l'absurde et l'humour noir. Elle commence le théâtre à l'âge de six ans et le pratique jusqu'à ses dix-huit ans au sein de l'atelier de « L'escalier qui monte », à Agen. Très vite, elle écrit ses premiers sketches et pièces de théâtre. Elle joue avec les mots, les histoires, les personnages, les situations parfois sombres. En 2013, après des études d'arts du spectacle à Bordeaux, elle monte à Paris

pour rejoindre le Cours Florent. Elle y étoffe son jeu d'actrice, travaille ses textes, et élargit son cercle professionnel. En 2016, elle poursuit son apprentissage dans une école de one man/woman show. La même année, elle fonde la troupe des Serges dans laquelle elle réunit ses anciens camarades de formation. Depuis, elle écrit des comédies qu'elle met en scène et dans lesquelles elle joue. Dans ses pièces de théâtre, elle aime détourner le tragique et manie avec brio l'humour noir et le ton décalé. Ses créations abordent des sujets polémiques ou graves afin de mieux en rire. Elles ne laissent pas de marbre et interrogent obligatoirement. Le lecteur ou le spectateur réfléchit sans aucun doute sur les situations imaginées par Claire. Sa pièce *Deux âmes en noir sur un toit blanc*, jouée de 2015 à 2017 À la folie théâtre à Paris et publiée en 2016 par les Éditions Arphilvolis (lire pages 70-71), est un bon exemple. Elle y parle des idées suicidaires de ses deux personnages principaux.

Une SDF et un PDG, deux êtres totalement différents mais liés par un objectif commun : sauter de ce toit. Il s'agit d'une rencontre au sommet aussi noire qu'hilarante. Cette pièce a également été

Affiche de la pièce de théâtre *Bravo*, écrite par Claire Giuseppi. Droits réservés



La troupe des Serges fondée par Claire Giuseppi. (Droits réservés)



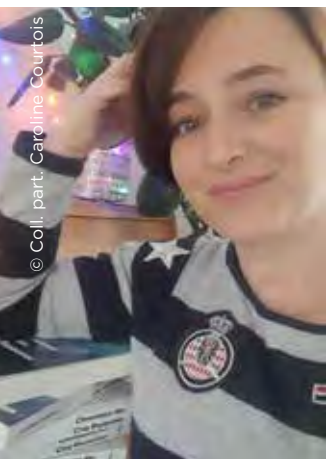
achetée par une compagnie belge, « Le théâtre Le Moderne », qui l'a produite à Liège en 2017. Dans *La dernière part du gâteau* jouée en 2016 au théâtre Auguste à Paris, elle interroge avec ironie sur l'amitié et ses failles. En effet, quoi de plus agréable dans un dîner entre amis que le dessert ? Tout le monde a bien mangé, l'alcool a coulé à flots, les convives sont détendus... Bref, tous les ingrédients sont là pour que l'ambiance reste au beau fixe. Ou pas ! Dans *Bravo*, jouée plus de soixante fois et sur deux saisons, de juin 2018 à octobre 2019, À la folie théâtre, elle explore la dure réalité du métier de comédien, le syndrome du rêve de gloire et la passion de la scène. Comme à son habitude, Claire utilise un ton décalé, caustique mais hilarant ! Cette pièce est une véritable déclaration d'amour au théâtre. Avec *La Veillée*, jouée en 2021 dans le même théâtre, elle évoque ses origines, avec les traditions corses et l'organisation d'une ancestrale veillée funèbre. Bien évidemment,

rien ne se passera comme prévu. Deux de ses quatre pièces, *Bravo* et *Deux âmes en noir sur un toit blanc* ont également été jouées à Agen et à Foulayronnes. Claire travaille actuellement sur son prochain spectacle.

Affiches des spectacles *La dernière part du gâteau* et *La veillée*, écrits par Claire Giuseppi. Droits réservés



Caroline Courtois, la magie comme échappatoire



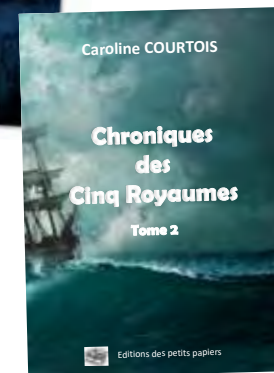
La bon-encontreise Caroline Courtois est née le 1^{er} janvier 1980 à Agen. Si elle écrit depuis toute petite, elle a repris l'écriture en 2018 sur un coup de tête et « depuis je ne m'arrête plus ! », avoue-t-elle.

Elle commence à écrire le premier tome des *Chroniques des Cinq Royaumes* dans une période un peu compliquée pour elle. « Cela a été une véritable échappatoire. J'avais besoin de me changer les

idées et de réconfort. Alors, j'ai choisi le monde de la magie, de Noël... C'est pour cela que mes romans sont habités par toute sorte de gourmandise. » Elle se prend alors au jeu de l'écriture. « J'ai adoré pouvoir publier le tome 1 en 2020. J'aime beaucoup écrire, mais j'aime aussi beaucoup échanger avec mes lecteurs. » Il faut dire que les romans fantasy plaisent. Ils ont leur public et il ne s'agit pas forcément de jeunes. Les adolescents et les plus âgés (« qui ont gardé une âme d'enfant », comme aime le préciser Caroline) les dévorent et apprécient l'univers fantastique et magique qu'elle crée. C'est le dimanche soir, vers 17 h, qu'elle prend sa plume.

Elle est aussitôt absorbée par ses personnages et son monde féérique. « J'oublie souvent de manger, voire de dormir... J'écris assez vite. Il me faut quelques heures pour "pondre" un chapitre d'une dizaine de pages. Pour le moment, je ne connais pas l'angoisse de la page blanche. Pourvu que ça dure ! Il me faut environ six mois pour écrire un tome. » Aussi, le tome 2 de ses *Chroniques* est paru fin 2021.

Ses romans sont en auto-édition via les éditions des Petits papiers basées à Layrac. C'est une toute petite maison d'édition associative créée par Thierry Hue. Elle pense déjà au tome 3, mais elle a aussi quelques idées pour d'autres histoires... « J'aimerais tellement avoir plus de temps pour écrire ! » Il faut dire que Caroline est institutrice en classe de CP et CE1.



Ce métier est bien évidemment très passionnant et prenant. « Mes élèves sont encore trop jeunes pour que je partage mes romans avec eux. Mais quand l'un d'entre eux découvre par hasard que j'écris des livres, c'est assez drôle... Ils adorent découvrir les petits secrets et la vie privée de leur maîtresse ! » Et les secrets, les histoires de Caroline en sont jonchées.

Et bien d'autres...

Bien d'autres femmes lot-et-garonnaises d'origine ou d'adoption écrivent. On peut citer par exemple **Éva Kristina Mindszenti** qui appartient à une famille d'artistes peintres venue s'installer en Lot-et-Garonne au début des années 1970. Auteure et plasticienne professionnelle, elle vit désormais à Toulouse.

Elle a publié de nombreuses fictions, essais et albums. Son roman *Les Inattendus* (éditions Stock) a obtenu le Prix du roman philosophique de l'Académie Française, ainsi que le Prix de la Fondation Perrier. Elle écrit aussi pour la

presse des chroniques sur l'art et la musique contemporaine. Pour les éditions Arphilvolis (lire pages 70-71), elle a écrit et illustré deux



© Coll. part. Éva Kristina Mindszenti

livres pour enfants : *Phénoménal Kutyu* et *L'aventure, Kutyu ! L'aventure...* L'idée de les écrire lui est venue alors qu'elle était bénévole pour la Croix-Rouge de Toulouse.

À ce moment-là, elle découvre que la lecture est un formidable vecteur culturel, un outil pédagogique fertile, auprès des populations défavorisées et qu'elle a une réelle fonction sociale. « En écrivant *Phénoménal Kutyu*, j'avais envie d'évoquer, à travers le plus humble des personnages, le plus simple des points de vue, le thème complexe de l'identité. »



© Coll. part. Fabienne Lhoumeau

Fabienne Lhoumeau, quant à elle, est originaire de Poitiers, mais vit en Lot-et-Garonne depuis de nombreuses années. Très jeune, elle commence à cultiver son goût pour la littérature.

Parallèlement à son activité professionnelle, elle écrit des poèmes. Elle reçoit deux fois le Jasmin d'Argent : en 2017 pour *Le Papillon* tiré de son quatrième recueil de poèmes *Éphéméride* et en 2018 pour *Le Coquelicot téméraire*. Elle écrit et auto-édite également des romans comme *La fenêtre* qui s'ouvre sur le chaos de l'adolescence et invite au voyage, et *Nova*, paru en 2021.

Après avoir exercé divers métiers, **Maïté Pozzer-Delpon** commence à écrire. « *C'est une passion depuis toujours* », avoue-t-elle. En 2004 avec *Projection*, elle obtient le deuxième prix national du concours de nouvelles sur le thème du cinéma organisé par l'association française des cinémas d'art et d'essai, le Centre national du cinéma et le centre national du livre.

Puis, l'idée d'écrire pour les enfants s'installe et se concrétise avec son premier ouvrage *Farandoles de maux en mots* pour lequel elle réalise les illustrations, souvent à l'aquarelle. Viennent ensuite *Moaâ je veux !* et *Gran'bouilla* et les *cracra-bouillas* (les trois chez Arphilvolis - lire ci-dessous). Elle écrit aussi des polars, comme *Salé temps pour les Augures...*



© Coll. part. Maïté Pozzer-Delpon

Arphilvolis

Une femme, une maison d'édition



© Xavier Chambelland

Pas de livres sans maison d'édition ! Le Lot-et-Garonne en compte quelques-unes, des structures associatives pour la plupart et professionnelles, comme Arphilvolis la seule créée et dirigée par une femme. Martine Faïn en est à la tête depuis 1999. « *J'étais assistante en orthodontie à Paris puis à Montpellier. Avec mon mari, nous cherchions à poser nos valises en Lot-et-Garonne, attirés par le cadre de vie et sa proximité avec notre département d'origine : la Dordogne.* »

Dix années après leur installation, le couple crée une agence de communication pour monsieur avec une branche dédiée à l'édition pour madame. « *J'ai toujours eu une attirance pour l'écriture et cette faculté de pouvoir toucher les personnes avec plus ou moins d'intensité.* » Le nom est vite trouvé : Art Média. « *Cela semblait cohérent pour représenter les deux activités.* » La maison d'édition est d'abord installée dans la maison familiale de Laugnac puis « délocalisée » à Prayssas. « *Avec les moyens de communication actuels, je peux tout à fait développer l'activité sans être dans une grande ville et en étant dans un lieu inspirant.* » Changement de lieu et changement aussi de nom pour dissocier les deux activités. « *Je l'ai rebaptisée Arphilvolis. Il était important de garder la première syllabe du nom initial et d'y associer des sonorités plus légères avec des intentions latines¹ qui*

¹Ar pour l'art, Phil pour philosophie et Volis pour vouloir en latin.

avaient du sens. » Martine ne s'est jamais focalisée sur un secteur ou un thème. « *Je veux pouvoir publier ce que j'ai envie de partager et de faire découvrir. Au gré des rencontres et des opportunités, j'ai édité des ouvrages parce que j'étais sensible au texte, à la démarche, au projet. J'ai toujours apprécié de travailler en étroite collaboration avec les personnes concernées. Pour les ouvrages jeunesse, le choix s'est porté sur des textes qui pouvaient interpeller, sensibiliser sur des sujets divers et variés, mais le livre devait toujours être vecteur d'échanges, de questionnements. J'ai toujours eu besoin de tisser des liens avec les auteurs ou illustrateurs et chacun d'entre eux ont apporté leur pierre à l'édifice.* »

Elle avoue que ce métier est difficile. « *Parce que je souhaite une certaine indépendance, je n'ai pas de réseau de diffusion qui impose un rythme de parution et des quantités parfois difficiles à écouler. Je travaille cependant avec un distributeur, La générale du livre à Ivry, qui me permet de desservir les libraires intéressés par mes parutions. Cela me permet aussi de continuer à présenter les ouvrages quelle que soit leur date de parution. Je trouve injuste qu'un livre, pour lequel chacun des intervenants s'est beaucoup investi, ne soit considéré que le temps de sa nouveauté.* » Elle exerce son métier avec passion et « *cette passion me fait prendre parfois des risques car l'investissement peut être conséquent, mais c'est tellement gratifiant lorsque le projet aboutit. Le travail qui peut durer plusieurs mois selon les projets est concrétisé par l'objet livre et si le public apprécie, c'est une grande satisfaction.* »

Dates-clés
Femmes de lettres
et prix littéraires

1608 : formation de l'un des premiers salons littéraires parisiens, celui de l'hôtel de Rambouillet, tenu par Catherine de Rambouillet. Ces salons sont une forme de société qui réunit mondains et amateurs de beaux-arts et de bel esprit pour le plaisir de la conversation, des lectures publiques, des concerts et de la bonne chère. Ils étaient dans la majorité des cas tenus par les grandes dames de la capitale appelées salonnières qui ont su asseoir leur réputation dans le monde.

1872 : Julie-Victoire Daubié, native de Fontenoy-le-Château dans les Vosges, est la **première femme licenciée en Lettres**. Une prouesse, car à cette époque, les cours à la Sorbonne sont encore interdits aux femmes. Cependant, elles ont le droit de passer les examens. Julie-Victoire s'inscrit alors à la faculté de Lettres de Lyon pour passer son baccalauréat. Les épreuves écrites ont lieu le 16 août 1861 : un local spécial lui est réservé pour les épreuves. Le 17 août 1861, alors âgée de 37 ans, elle est la première femme en France à obtenir le baccalauréat. Il paraîtrait que l'accès à l'examen lui aurait été refusé pendant près de dix ans, sous prétexte que « *les femmes n'avaient pas besoin de ça* ». Elle est aussi la première licenciée des lettres le 28 octobre 1871. Julie-Victoire Daubié va s'imposer comme une figure de la lutte pour le droit des femmes. Son combat pour l'éducation des femmes et leur accès à l'enseignement supérieur inspirera de nombreux mouvements féministes à travers l'Europe et lui vaudra plusieurs récompenses.

1901 : création du prix Nobel de littérature. Sur 117 récompensés, seulement seize sont des femmes.

1909 : la suédoise Selma Lagerlöf (1858-1940) est la première femme à le recevoir (à ce jour, aucune femme française ne l'a obtenu).

2020 : la poétesse américaine Louise Glück l'obtient « *pour sa voix poétique caractéristique, qui avec sa beauté austère rend l'existence individuelle universelle* ».

1903 : création du Goncourt. Sur 118 lauréats (jusqu'en 2020), treize sont des femmes.

1945 : Elsa Triolet (1896-1970) est la première femme à le recevoir au titre de l'année 1944 (année où il n'a pas été décerné) pour *Le Premier Accroc coûte deux cents francs* (Denoël).

2016 : Leïla Slimani l'obtient avec *Chanson douce* (Gallimard).

1904 : création du prix Femina (qui s'appelle à ses débuts prix Vie heureuse) par vingt-deux collaboratrices du magazine *La vie heureuse*, afin de constituer une contre-proposition au prix Goncourt, jugé misogyne en raison notamment de son attribution, cette année-là, à Léon Frapié, aux

dépens de la favorite Myriam Harry. Ce prix est attribué chaque année par un jury exclusivement féminin, le premier mercredi de novembre à l'hôtel de Crillon à Paris. Il récompense une œuvre de langue française écrite en prose ou en vers. Sur 111 lauréats, 41 sont des femmes.

1904 : tout logiquement Myriam Harry est la première femme à recevoir ce prix pour *La Conquête de Jérusalem*.

2021 : Clara Dupont-Monod l'obtient pour *S'adapter* (Stock).

1914 : création du Grand prix du roman décerné par l'Académie française. Il ouvre traditionnellement la saison des prix littéraires français. Sur les 109 lauréats, treize sont des femmes.

1918 : Henriette Saint-René Taillandier, dite Camille Mayran (1889-1989), est la première femme à l'obtenir avec *Histoire de Gotton Connixloo* (Plon).

2016 : Adélaïde de Clermont-Tonnerre le reçoit pour *Le dernier des nôtres* (Grasset).

1920 : création à Agen de l'association littéraire et du prix Jasmin d'argent par Jacques Amblard (1884-1954), avocat au barreau d'Agen. Il avait la volonté de découvrir de jeunes poètes de talent et de leur ouvrir les portes du monde littéraire.

1924 : Sabine Sicaud obtient le 2^e prix du Jasmin d'argent avec son poème *Le petit cèpe* (lire page 47).

1926 : création du prix Théophraste Renaudot, plus couramment appelé prix Renaudot, par dix journalistes et critiques littéraires, attendant les résultats de la délibération du jury du prix Goncourt. Sur les 96 lauréats (jusqu'en 2021), seulement dix-huit sont des femmes.

1930 : Germaine Beaumont (1890-1983) est la première femme à le recevoir avec son ouvrage *Piège* (Lemerre).

2021 : Amélie Nothomb l'obtient avec *Premier sang* (Albin Michel). Dans la dernière décennie (2012-2021), il y a eu six femmes lauréates.

1930 : création du prix Interallié. Sur 88 lauréats, 11 sont des femmes.

1932 : Simonne Ratel est la première femme à l'obtenir avec *La Maison des Bories* (Plon).

2020 : Irène Frain le reçoit avec *Un crime sans importance* (Seuil).

1937 : création du prix Mallarmé qui récompense un poète d'expression française pour un recueil de poèmes ou pour l'ensemble de son œuvre poétique.

1941 : **création du prix Apollinaire** qui récompense un recueil de poèmes pour son originalité et sa modernité. Sans doute le plus prestigieux prix de poésie.

1962 : Jeanne Kieffer l'obtient pour *Cette Sauvage lumière* (Gallimard).

2018 : Cécile Coulon le reçoit pour *Les Ronces* (Le Castor astral).

1937 : Camille Marbo (1883-1969) est la **première femme présidente de la SGDL** (Société des gens de lettres). La romancière française a également été lauréate du prix Femina en 1913 et elle sera présidente du jury de ce prix.

Décennie 1950 : alors que les salons littéraires sont, au début du siècle, à leur apogée, ils connaissent finalement un déclin dû aux bouleversements modernes du milieu littéraire et artistique. Les salons sont toujours portés par des femmes, généralement épouses d'hommes importants : politiques, artistes, écrivains, etc. C'est dès la fin de la Seconde Guerre mondiale et durant les décennies suivantes que ces salons connaissent un déclin. Bouleversés par des modes de divertissement différents (apparition de la télévision notamment), ils se font plus rares, avant de disparaître. Les grands salons du siècle sont ceux de Natalie Clifford Barney, la comtesse Greffulhe, Madeleine Lemaire, Anna de Noailles, Madame Straus, Édith Wharton.

1958 : **apparition du prix Médicis**. Il récompense un roman, un récit, un recueil de nouvelles dont l'auteur débute ou n'a pas encore une notoriété correspondant à son talent. Sur 66 lauréats, quinze sont des femmes.

1962 : Colette Audry est la première femme à obtenir le prix pour *Derrière la baignoire* (Gallimard).

2021 : Christine Angot le reçoit pour *Le voyage dans l'est* (Flammarion).

1973 : Jacqueline de Romilly (1913-2010) est la **première femme enseignante au Collège de France**. Anciennement nommé Collège royal, ce collège est un grand établissement d'enseignement et de recherche, institué par François I^{er} en 1530. Il se donne pour ambition d'enseigner « le savoir en train de se constituer dans tous les domaines des lettres, des sciences ou des arts ». Être élu professeur au Collège de France, c'est-à-dire devenir titulaire d'une chaire, est l'une des plus hautes distinctions de l'enseignement supérieur français.

1980 : **Marguerite Yourcenar (1903-1987)** est la première femme à entrer à l'Académie française.

1984 : **Marguerite Duras obtient le Goncourt** pour *L'amant* (Éditions de Minuit).

1985 : **le prix Goncourt de la poésie est institué**. Il est remis, en marge du prix Goncourt, par l'académie Goncourt. Il est décerné à un poète pour l'ensemble de son œuvre et non pour un recueil ou un ouvrage en particulier. En 2012, le prix prend le nom de prix Goncourt de la poésie-Robert-Sabatier. Sur 33 lauréats, seulement quatre femmes ont eu ce prix.

2000 : la belge Liliane Wouters (1930-2016) est la première femme à l'obtenir.

2018 : la Luxembourgeoise Anise Koltz le reçoit.

1988 : **création du prix Goncourt des lycéens**, organisé par la Fnac et le ministère de l'Éducation nationale, dont le jury est constitué d'environ 2 000 élèves. Il existait de 1999 à 2007 un prix distinct nommé « Bourse Goncourt jeunesse » accordé par l'Académie Goncourt mais sans lien avec la Fnac. Sur 34 lauréats, treize sont des femmes.

1990 : Françoise Levèvre est la première femme à l'obtenir pour *Le petit prince cannibale* (Actes Sud).

2021 : Clara Dupont-Monod reçoit le prix pour *S'adapter* (Stock).

1999 : Hélène Carrère d'Encausse est élue secrétaire perpétuel de l'Académie française. Première femme à occuper cette fonction mais elle refuse « la féminisation des titres et fonctions pour les femmes dans la langue française », d'où le masculin pour « perpétuel ».

2020 : Caroline Calippe-Lebail est la première femme à présider la Société littéraire du Jasmin d'argent.

Remerciements

Nous tenons à remercier pour leur prêt de photographies
et de documents les personnes et maisons d'éditions suivantes :

Bruno Angioletti
Editions Gallimard
Editions Benoît Jacob
Jean Mascolo
Juliette Armagnac
Pauline Roland
Cécile Hudrisier
Laure Rollier
Claire Giuseppi
Caroline Courtois
Eva Kristina Mindszenti
Fabienne Lhoumeau
Maïté Pozzer-Delpon

Sources

Marguerite d'Angoulême

- « Marguerite d'Angoulême ou de Navarre », par Hubert Delpont, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- « Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, les dures années de France », par Joseph Robert, in *Revue de l'Agenais*, année 1975
- « Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, lumières et brumes sur l'automne d'une reine », par Joseph Robert, in *Revue de l'Agenais*, année 1975
- « Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, l'échange d'iris ou l'arc-en-ciel poétique d'une princesse de la Renaissance », par Joseph Robert, in *Revue de l'Agenais*, année 1976
- « Marguerite d'Angoulême, reine de Navarre, clin d'œil d'une « honneste dame » aux amours de son temps », par Joseph Robert, in *Revue de l'Agenais*, année 1977
- « Heptaméron », par Marguerite de Navarre, éd. Simone de Reyff - Flammarion, 1982 (coll. GF)
- www.wikipedia

Sophie Cottin

- « Sophie Cottin, une romancière célèbre sous le Premier Empire », par Martine Salmon-Dalas, in revue *Ancrage*, janvier 2019
- « Marie-Sophie Cottin », par Nathalie Declochez, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- *Le Petit Bleu magazine*, 14 mars 1993 et 6 septembre 1998
- « Une certaine Sophie Cottin », par Christine Caubet in *Sud-Ouest*, 15 juillet 1998
- « La romancière Sophie Cottin vécut longtemps au château de Vénès », par Alain Paraillos in *Le Petit Bleu*, 20 août 2021
- « Sophie Cottin, symbole de la chapelle Vénès », par Léa Guichou, in *Sud-Ouest*, 8 août 2011
- « Sophie la sulfureuse... », par Jean-Marc Lernoùl, in *Sud-Ouest*, 22 novembre 2011
- « À propos d'une lettre inédite de Sophie Cottin (1770-1807) », par Françoise-Martine Galet, in *Revue de l'Agenais*, année 2000
- « Notes sur Madame Cottin », par G. de Lagrange-Ferrègues in *Revue de l'Agenais*, années 1938-1939
- « Madame Cottin », par Jean Lacoste, in *Revue de l'Agenais*, année 1875
- « Bousquet, résidence de Sophie Cottin », par Edouard Fauché, in revue *La mémoire du fleuve*, printemps 1995
- www.wikipedia

George Sand

- « George Sand dans le Lot-et-Garonne », non signé, in *Revue de l'Agenais*, 1876
- « Nouvelle approche des liens de George Sand et du Lot-et-Garonne », par Hubert Delpont, in *Revue de l'Agenais*, 1995
- « George Sand en Gascogne », par Philippe Lauzun, in *Revue de l'Agenais*, 1916
- « George Sand en Agenais », par Charles Pujos, in *Revue de l'Agenais*, 1961
- « George Sand », par Hubert Delpont, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- *Bulletin des amis de George Sand*, n°1, Paris, imprimerie Copedith, 1981
- Fonds Hubert Delpont, Arch. dép. Lot-et-Garonne, 170 J 15
- www.wikipedia

Manoël de Grandfort

- « Manoël de Grandfort », par Nathalie Declochez, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- « Elle rêvait d'un autre monde », par Jean-Michel Delmas, in *Sud-Ouest*, 18 juillet 2021
- « Manoël, l'esprit brillant des salons parisiens », par Jean-Michel Delmas, in *Sud-Ouest*, 1^{er} août 2021
- « De Grandfort et sa vie parisienne », par Jean-Michel Delmas, in *Sud-Ouest*, 15 août 2021
- « Manoël de Grandfort ou les tristes lendemains de fête », par Jean-Michel Delmas, in *Sud-Ouest*, 5 septembre 2021
- « L'écrivaine n'a toujours aucune place à son nom », par Jean-Michel Delmas, in *Sud-Ouest*, 19 septembre 2021
- www.wikipedia

Marguerite Duras

- « Marguerite Duras », par Nathalie Declochez, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- « Tout sur la famille Duras », par Christine Caubet-Boullière, in *Sud-Ouest*, 13 mai 2011
- « Duras à l'heure politique », par Jean-Christophe Wasner et Guy Brunetaud, in *Sud-Ouest*, 30 mai 2013
- « Les attaches lot-et-garonnaises de M. Donnadiou, père de Marguerite Duras », par Christine Lachaize-Péné, in *Revue de l'Agenais*, 2002
- « Une Française d'Indochine aux racines lot-et-garonnaises », par Ghislain Faucher, in *Ancrage* n°44, avril 2013
- « Marguerite Duras la Lot-et-Garonnaise », par Martine Salmon-Dalas, in *Ancrage* n°48, avril 2014
- *Marguerite Duras, l'écriture illimitée*, par Joëlle Pagès-Pindon, éd. Ellipses, 2012
- www.wikipedia

Inès Cagnati

- « Inès Cagnati », par Nathalie Declochez, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- « Inès Cagnati », par Patrick Duneau, in *La mémoire du fleuve* n°30, Tonneins, 2001
- « Le silence des mots », par Maïté Urruela, in *Ancrage* n°19, janvier 2007
- *Le Monde*, 11 juin 1976, 28 janvier 1977, 28 septembre 1979
- Interview d'Inès Cagnati par Pierre-Pascal Rossi, en novembre 1989, pour l'émission Hôtel de la télévision suisse romande : <https://www.rts.ch>
- www.wikipedia

Hélène Courty

- « Hélène Courty », par André Mateu, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- « Hélène Courty l'éphémère », par Alain Paraillos, in *Revue de l'Agenais*, année 1987
- Hélène Courty, dossier documentaire et de presse, Arch. dép. Lot-et-Garonne, 13 PRES et 6 NR 111
- www.wikipedia

Sabine Sicaud

- « Le petit cèpe a cinquante ans », par Paul Jeantin, in *Revue de l'Agenais*, année 1974
- « Sabine Sicaud et le Jasmin d'argent 1924 », par Guy Rancourt, in *Revue de l'Agenais*, avril-juin 2021
- « Sabine Sicaud, le petit elfe », par Martine Salmon-Dalas, in revue *Ancrage* n°45, juillet 2013
- « Sabine Sicaud », par Nathalie Declochez, in *Dictionnaire de l'Agenais et de Lot-et-Garonne*, sous la dir. de Rémy Constans, éd. des Mages en Agenais, 2008
- Dossier Sabine Sicaud réuni par M^{elle} Bournel en novembre 1976, Arch. dép. Lot-et-Garonne, 1 J 524
- Catalogue de l'exposition Sabine Sicaud à la bibliothèque municipale d'Agen du 27 novembre au 31 décembre 1978, Arch. dép. Lot-et-Garonne, 7 Pl 69
- www.sabine-sicaud.com
- « Sabine Sicaud, le rêve inachevé », par Odile Ayral-Clause, Les Dossiers d'Aquitaine, 1996
- www.wikipedia

Cette publication est le tome 2 de la collection

Femmes lot-et-garonnaises...

Tome 1 : *Femmes lot-et-garonnaises citoyennes engagées*

Éditeur : Archives départementales de Lot-et-Garonne

3, place de Verdun, 47000 Agen

05 53 69 42 67

Mars 2022

Directeur de la publication : Stéphane Capot

Co-rédaction en chef : Sandrine Tadiello et Sandrine Lacombe

Rédaction : Sandrine Lacombe, Sandrine Tadiello, Ghislain Faucher
et Michel Amigues

Conception / maquette : Dclics, Le Passage d'Agen

Impression : IGS - Graphic Sud, Sainte-Colombe-en-Bruilhois

1 000 exemplaires

